



ACTE II, SCÈNE XXI

LE FILS D'UNE GRANDE DAME,

DRAME-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES.

PAR MM. DU MERSAN ET J. GABRIEL.



REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE LA GAITÉ, LE 1^{er} AOÛT 1846.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

JULIEN, compagnon charpentier
(caractère franc et loyal qui son
éducation populaire reconvre d'un
vernis grossier; son costume est
une veste ronde et un pantalon de
velours coton, gilet blanc, chapeau
gris, le compas sortant de la poche
du pantalon. Il a 22 ans)..... M. DESHAYES.
M. BLONDEAU, homme d'affaires
(la malice et la gaieté sont le fond
de son caractère)..... M. RONZEA.
ROSSIGNOL, compagnon serrurier
(c'est l'homme du peuple avec son
naturel goguenard, querelleur,
mais sans méchanceté)..... M. SEANES.
FIRMIN, espèce de fat..... M. LESTER.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

FRANÇOIS, premier garçon de la
guinguette..... M. CHARLEY.
BLIVET, ouvrier charpentier.... M. FOSMONY.
VICTOR, premier laquais de la
Comtesse..... M. BRIAND.
HENRI, deuxième laquais.....
JOSEPH, troisième laquais.....
La Comtesse de VERNANGE (36
à 40 ans)..... M^{me} MELLANIE.
La nièce LAMBERT, bonne femme,
toute simple, très sensible, son
costume est celui de la classe des
artisans)..... M^{me} COLEA.
DENISE, sa nièce (sa mise est un
peu recherchée)..... M^{lle} SEN.

Deux Garçons de cabaret, Hommes et Femmes du peuple, Ouvriers charpentiers, Musiciens.

La scène est à Paris

ACTE PREMIER.

Le jardin d'une guinguette. Plusieurs sociétés d'ouvriers mangent et boivent dans des bosquets des deux côtés ; ils frappent sur les tables et sur les verres pour se faire servir. Les garçons vont et viennent en criant de temps en temps : *Voilà... on y va...*

SCÈNE PREMIÈRE.

BLONDEAU, *la canne à la main, entrant et examinant le local.*

C'est fort drôle... c'est fort original!... Je n'étais jamais venu à la guinguette, moi ; c'est la première fois, et cela m'amuse assez. J'entends dire : C'est de mauvais ton ! ces gens du peuple ont des plaisirs d'un genre trivial... du vin frolé et des violons qui jouent faux!... Eh bien, les petites femmes sont gentilles et les hommes sont gais!... Ils sont, ma foi, plus gais ici qu'on ne l'était hier au bal, chez le vicomte d'Éristel... Je voudrais bien savoir comment je reconnaitrai les gens que je cherche et que j'ai tant d'intérêt à rencontrer!... Bah! ça ne sera pas difficile... ces gens-là ont le verbe haut, et j'entendrai crier : Lambert! veux-tu danser?... Lambert! veux-tu boire!... Demandons tout naturellement à dîner dans un de ces bosquets. Il n'y a rien de plus naturel que de ~~aller~~ cela ne compromet pas. (*Appelant.*) Garçon!

SCÈNE II.

BLONDEAU, FRANÇOIS.

FRANÇOIS. Monsieur a demandé quelque chose ? une bouteille à vingt?...
BLONDEAU. Non, je n'ai rien demandé ; mais c'est égal, donnez toujours.

FRANÇOIS. Qu'est-ce que désire monsieur ?

BLONDEAU. Donnez-moi la carte.

FRANÇOIS. Il n'y a pas de carte ici, monsieur. On commande son dîner à la cuisine, et tous les échantillons sont sur le comptoir.

BLONDEAU. Il est drôle, ce garçon... Eh bien, un poulet rôti... au moins, on n'achète pas chat en poche... Et puis une bouteille de votre meilleur vin.

FRANÇOIS. A trente sous... un cachet vert et un bouquet!... C'est du nanan!

BLONDEAU. Au fait, c'est peut-être celui que j'ai bu hier au Palais-Royal à quatre francs!... Donnez toujours, et n'oubliez pas le cachet!

FRANÇOIS. Le cachet?... on le mettrait plutôt que de l'oublier!...

Il va pour sortir.

BLONDEAU. Eh! dis donc? reviens un peu ici, gougnard!

FRANÇOIS, *se retournant.* Comment, Gougnard?... Je m'appelle François.

BLONDEAU. Vous autres garçons de cabaret, vous êtes tous bavards... Dis-moi un peu ?

FRANÇOIS, *se rapprochant.* De quoi, monsieur?

BLONDEAU. Vous connaissez les gens qui viennent chez vous ?

FRANÇOIS. Oui... les pratiques... les gens du faubourg, qui viennent tous les dimanches manger le morceau de veau et pincer la contredanse.

BLONDEAU. N'avez-vous pas parmi eux une famille Lambert?...

FRANÇOIS. Des Lambert? attendez donc... Oh! j'en connais des Lambert!... Il y a d'abord un grand maigre, avec sa grosse femme, qui est un poëlier du haut de l'Estrapade... Après ça, nous avons un autre Lambert, qui ne boit que du vin en broc à six sous le litre, et qui apporte son fromage... c'est un porteur d'eau avec ses trois garçons, du boulevard de l'Hôpital...

BLONDEAU. Ce n'est pas cela... Le mien est un charpentier.

FRANÇOIS. Que ne le disiez-vous tout de suite!... je le crois bien que je le connais!...

BLONDEAU. Il vient ici en famille, n'est-ce pas ?

FRANÇOIS. Toujours avec sa mère qu'est veuve, et sa cousine qui fait des reprises dans les châles... Vous allez les voir, ils ne manquent jamais.

BLONDEAU. J'en suis bien aise!

UN OUVRIER, *criant dans un bosquet.* Eh! François! un p'tit verre!...

UN AUTRE. François! des échantés!...

FRANÇOIS, *criant.* On y va!... (*A Blondeau.*) Vous me faites jaser, aussi...

BLONDEAU. Et mon poulet?

FRANÇOIS. C'est de votre fante! Il sort.

SCÈNE III.

LES MÊMES, ROSSIGNOL, *légèrement en train.*

AIR: *En revenant du village.*

ROSSIGNOL.

En passant par la barrière,
Tous les commis me d'mandent à la fois :
N'as-tu dans ta gibecière
Rien de supt aux droits?

Je réponds à la demande :

Truex litre's à douz' et du bon vin sans eau ;

Mais quand j' fais la contrebande,

C'est moi qui suis l' tonneau.

Enfoncé les gabelous !...

En passant par la barrière ,

Il faut toujours être soumis aux lois.

Je plac' le vin de manière

A n' pas payer les dros.

Il danse sur la ritournelle.

Ahais !

Il rencontre François ; il prend sa casquette et la jette en l'air.

FRANÇOIS, *traversant avec un saladier qu'il porte n° 2.* Que c'est bête, monsieur Rossignol !... Il n'en fait pas d'autres !...

Il ramasse sa casquette et s'enfuit.

ROSSIGNOL, *riant.* Prends donc garde... tu vas t'enrhumer !... Ah ! ah !...

BLONDEAU. Pourquoi insultez-vous ce jeune homme ?

ROSSIGNOL. C'est pas un jeune homme, c'est le garçon marchand de vin... (*Examine Blondevau.*) Qu'est-ce qu'il a donc, le bourgeois ?... Est-ce qu'on ne peut pas rire, ici ?

BLONDEAU. Au contraire, j'aime qu'on rie.

ROSSIGNOL. A la bonne heure !... rions donc... Tiens ! mais à propos... je vous ai vu quelque part, vous !

BLONDEAU. C'est possible... j'y vais quelquefois.

ROSSIGNOL. Où donc que je vous ai vu ?

BLONDEAU. Je n'en sais rien... je ne peux pas vous le dire.

ROSSIGNOL. N'êtes-vous pas un entrepreneur ?

BLONDEAU. Qu'est-ce que ça vous fait ?

ROSSIGNOL. Dites-moi donc, vous faites bien le rencléri... vous ne me ressemblez guère !...

Au de l'Artiste.

Je n'ai pas l'humeur fière,

Je n'aime pas l'éclat.

J' suis, la journée entière,

Serrurier d' mon état,

J'apport' dans les guinguettes

L'argent d'un sans-souci,

Et si j' pos' des sonnettes,

J' dis qu' j'en dépense aussi.

Je ne vois pas de honte

A se bien divertir.

Quand j'ai reçu mon compte,

Je l' bois avec plaisir.

C'est assez ma coutume

Pour prendre du loisir,

Quand j' m'échauffe à l'enclume,

J' viens ici m'rafraîchir.

BLONDEAU. Tant mieux pour vous !...

Il lui tourne le dos.

ROSSIGNOL, *le retenant.* Du tout, du tout... on ne se quitte pas comme ça !... Nous allons boire un coup ensemble... c'est moi qui invite.

BLONDEAU. Merci... mon dîner est commandé.

ROSSIGNOL. Qu'est ce que ça fait ?... on boit en attendant !... Moi, qui vous parle, pour se mettre en appétit, j'ai pris un petit verre de doux au bas du faubourg, et du dur à la barrière.

BLONDEAU. Il paraît que vous allez *crescendo* ?

ROSSIGNOL. Ah ! voilà ce que je n'aime pas !... Je ne vous ai pas dit de sottises, moi, et vous m'appellez *Fricandeu*.

BLONDEAU. Allons, décidément, laissez-moi tranquille !

ROSSIGNOL, *le retenant.* Non ; il faut que vous acceptiez quelque chose... Je n'aime pas à boire seul, et j'attends ma société... (*Appelant.*) Garçon !

BLONDEAU. Mon cher ami, nous allons nous fâcher.

ROSSIGNOL. Qu'est-ce que vous avez donc ? Ce n'est pas moi qui vous ai parlé le premier. D'ailleurs, quand on vient ici, il ne faut pas être fier... on est tous des hommes !... François ! un litre et deux verres !...

BLONDEAU. Allez au diable !...

ROSSIGNOL. Parce qu'il a un jonc avec une pomme d'or !... J'en ai un, moi, un jonc, qui me sert à battre mes habits le dimanche... vous voyez qu'on est propre, et qu'on peut s'approcher d'un entrepreneur...

BLONDEAU. D'abord, mon ami, vous vous trompez... je ne suis pas entrepreneur.

ROSSIGNOL. Non ?... Vous en avez pourtant l'air... C'est égal, vous avez tort de mépriser un homme !... et j'en vaud un autre ! et je vous le prouverai... à table ou autrement...

Geste significatif.

BLONDEAU. Vous ?

ROSSIGNOL. Oui, moi !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JULIEN.

JULIEN, *voyant Rossignol s'échauffer, se met entre lui et Blondeau.* Eh bien ! eh bien ! Rossignol, qu'est-ce que tu as donc ? est-ce qu'on t'insulte ? (*A Blondeau.*) Voyons, vous, qu'est-ce que vous demandez ?

BLONDEAU. Allons, en voilà deux, à présent !... c'est drôle.

ROSSIGNOL. Ne te fais pas de mal, Julien, te voilà tout de suite !... c'est rien ! c'est un

entrepreneur qui m'a parlé et qui ne veut pas me tenir compagnie ; mais puisque tu arrives, je n'ai plus besoin de lui... Bonsoir.
BLONDEAU, *riant*. C'est heureux.

SCÈNE V.

LES MEMES, FRANÇOIS, *servant dans le bosquet à gauche*.

FRANÇOIS, *criant*. Voilà le ponlet et le cachet vert.

BLONDEAU, *à part*. Je crois que j'y ferai honneur... et puis je ne suis pas fâché de quitter ces deux gaillards-là...

Il va se mettre à table hors de la vue du public.

JULIEN. Il paraît que je suis venu à propos.

ROSSIGNOL. Tu seras donc toujours mauvaise tête ! Je sais bien que tu n'es pas méchant ; c'est égal, d'un rien tu en fais une dispute.

JULIEN. C'est bon ; je suis comme ça, vif, quand on attaque les amis. Ah ça, toi, tu as l'air un peu en train...

ROSSIGNOL. Oui, j'ai commencé ma journée de bonne heure ; ces diables de dimanches sont si courts !

JULIEN. Écoute, Rossignol, je t'aime bien, tu es un bon garçon, nous sommes amis ensemble, ouvriers tous deux, voisins et bons travailleurs, nous pouvons nous estimer ; mais tu as un défaut capital, tu donnes dans la boisson, et tu as tort ; si je te dis ça, n'est que je ne veux pas qu'il t'arrive ce que tu as reçu dimanche dernier.

ROSSIGNOL. Tu es encore bien gentil ! c'est ta faute ! tu as tapé, et c'est moi qu'on a abîmé.

JULIEN. Tu as encore un autre défaut.

ROSSIGNOL. Ah ça, combien que j'en ai donc ?

JULIEN. Tu n'as pas d'ordre, d'économie : dans le temps de la loterie, tu y mettais.

ROSSIGNOL. Ce n'est pas ma faute ; je rêvais des numéros. C'était une vieille voisine qui m'emblênait. Elle me disait : Avez-vous rêvé de rhat ?

JULIEN. Depuis que la loterie est abolie, quand tu as un peu d'argent, tu t'amuses à le joner dans les spéculations, et malheureusement tu n'en fais jamais de bonnes.

ROSSIGNOL. C'est vrai que j'ai du guignon. Un jour que j'avais reçu ma paye, je passe par la place de la Bourse, je rencontre un farceur de marron que j'avais connu au billard, il me propose d'entrer ; comme c'est gratis, je ne refuse pas ; il me fait prendre des actions d'une savonnerie, il me fait mous-

ser son savon... J'ai fait une fière lessive ; j'étais propre !

JULIEN. Ça ne t'a pas corrigé.

ROSSIGNOL. C'est vrai. J'ai voulu spéculer sur les vespasiennes, je me suis mis dedans ! Mais si j'ai pris de mauvaises actions, je n'en ai jamais commis !

JULIEN. Je te rends justice. Cependant, te voyant dans l'embarras, j'ai retiré mon argent de la caisse d'épargne pour te le prêter. Ce n'est pas que je te le reproche, au moins. Il faut obliger ses amis : mais promets-moi d'être plus sage.

ROSSIGNOL. Je te le promets, foi de bon enfant : et l'argent que tu m'as prêté, sois bien tranquille ; si je ne te le rends pas, c'est que je ne le pourrai pas.

JULIEN. Vois-tu, Rossignol, nous autres ouvriers, ne nous mêlons pas de tous ces tripotages-là. Laissons les agitateurs s'enrichir ou se ruiner. Travaillons avec honneur et courage. Amassons nos économies. Ça va moins vite, mais c'est plus sûr. Le pain ne manque jamais à celui qui a de bons bras et qui sait s'en servir. Et puis, dans toutes les classes, on peut s'élever, quand on a des principes et des sentiments.

ROSSIGNOL. Moi, j'ai bien les sentiments, mais je n'ai pas les principes.

JULIEN. Tu as un bon cœur. Tiens, fais comme moi, je vais me marier, j'espère bientôt m'établir, ça donne de la raison.

ROSSIGNOL. Ah ! c'est donc décidé ? Nous allons donc aller à la noce ?

JULIEN. Oui, mon bon Rossignol, et tu seras mon garçon d'honneur... Est-elle jolie, hein ! ma cousine Denise ?

ROSSIGNOL. J'en trouverai peut-être un beau jour une femme ça, moi... mais...

Air : Trappe, frappe.

C' n'est pas l' tout que d' se marier,
Faut encor' savoir travailler.

Bon époux et bon serrurier,
J'allum'rai la flamme

D' ma forge et d' ma femme,

Et je chanterai, travaillant comme il faut :

En ménage

Comme à l'ouvrage,

Battent l' fer pendant qu'il est chaud !

ENSEMBLE.

En ménage, etc.

ROSSIGNOL,

Au bout de neuf mois environ,

J' verrai v'nir un p'tit forgeron.

Mais si c' n'était pas un garçon,

J' dirai : Ma p'tite mère,

C' n'est pas une affaire,

Quand on s' trompe il faut

R'commencer vite et tôt...

En ménage
Comme à l'ouvrage,
Battons l'fer pendant qu'il est chaud !

ENSEMBLE.

En ménage, etc.

JULIEN. Ce mariage-là fera le bonheur de ma mère. Elle a élevé Denise comme sa fille; elle a eu autant de soin d'elle que de moi.

ROSSIGNOL. Cette bonne mère Lambert ! si l'on m'avait donné une mère comme ça... ce n'est pas pour dire du mal de la mienne, je ne l'ai jamais connue.

JULIEN. Excellente femme ! elle me disait encore bier : J'ai perdu ton père trop tôt pour toi; tu étais trop jeune pour tenir son atelier, les malheurs sont arrivés, j'ai tout vendu, mais je vous ai élevés, toi et Denise. Vous voilà en état de marcher par vous-mêmes, et vous me soutiendrez dans ma vieillesse; elle ne s'est pas trompée. Jamais nous ne la quitterons.

ROSSIGNOL. Tu n'as pas besoin de le dire : on sait que tu es bon fils. Ah ça, vont-elles venir ? car nous dinons tous les quatre. Tu m'as invité...

JULIEN. Oui, oui. Je suis parti devant parce que j'avais quelques courses à faire pour des emplettes, et puis il faut bien leur laisser le temps de faire un bout de toilette. Malgré cela, elles tardent bien.

ROSSIGNOL. Oh ! Dieu ! je crois bien, la toilette, c'est l'article des femmes ! Ah ça, tu vas te constituer en frais, les cadeaux de nocces !

JULIEN. Nous ferons les choses simplement; ce n'est pas le luxe qui fait le bonheur. Si je pouvais amasser quelque argent et trouver du crédit... je voudrais pouvoir acheter ce chantier de bois débité qui est à vendre auprès de chez nous.

ROSSIGNOL. Lequel, de chantier ?

JULIEN. Celui de M. Dupont, le bourgeois chez qui je suis compagnon. C'est un brave homme, mais il a fait de mauvaises affaires dans ses spéculations.

ROSSIGNOL. Comme moi, il s'est enfoncé !

JULIEN. On commence à murmurer dans nos ateliers, et je crains bien... Ah ! si j'avais un chantier comme ça, je le ferais joliment valoir. Ça serait toute mon ambition.

ROSSIGNOL. Ah ! voilà ta mère et Denise.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA MÈRE LAMBERT,
DENISE.

LA MÈRE LAMBERT. Bonjour, Julien ; bonjour, monsieur Rossignol... Ah ! mon Dieu !

je suis toute émue. Si tu savais, mon garçon...

JULIEN. Qu'est-ce que c'est donc, ma mère ? Et Denise a l'air troublé aussi.

ROSSIGNOL. Est-ce que l'on vous aurait insultées en route ? Dites-moi où est le malin qui s'est permis de vous manquer.

LA MÈRE LAMBERT. Non, ce n'est pas cela. Ce sont des affaires de famille que je ne peux conter qu'à mon fils.

ROSSIGNOL. Si je suis de trop, dites un mot, je vais aller commander le rôti, la salade de romaine, et je reviens dans un quart d'heure.

JULIEN. Va, Rossignol, tu m'obligeras.

ROSSIGNOL, appelant. Allons, François, du diuon pour quatre... Va te mettre à la broche.

Il sort.

SCÈNE VII.

LA MÈRE LAMBERT, JULIEN, DENISE.

JULIEN. Eh bien, maman, qu'est-ce qu'il y a donc ? vous m'inquiétez. Denise a l'air triste. Expliquez-vous vite. Denise, est-ce que ce serait l'approche de notre mariage qui te ferait de la peine ?

DENISE. Peux-tu le croire, Julien ? au contraire ! je t'aime de tout mon cœur. Ma bonne tante connaît mes sentiments pour toi... mais...

JULIEN. Mais ?... Eh bien ?

DENISE. Parlez donc, ma tante.

LA MÈRE LAMBERT. Julien, tu es bon fils, bon ami; tu es rangé, sobre, laborieux; mais j'ai peur de te mettre en ménage. Ecoute, on est venu ce matin me faire des rapports sur ton compte...

JULIEN. Des rapports ?

LA MÈRE LAMBERT. Je n'ai pas voulu les croire, parce qu'ils viennent d'un homme intéressé à te nuire.

JULIEN. Qui est-ce qui peut me vouloir du mal ?

LA MÈRE LAMBERT. Je ne veux rien te cacher. Denise elle-même m'a autorisée à t'apprendre tout. M. Firmin, le fils de sa maîtresse, est amoureux d'elle; il s'est déclaré il y a quelque temps. Denise lui a fait entendre qu'elle ne pouvait pas l'écouter, qu'elle avait des engagements; il a persisté. Enfin, elle lui a appris, pour lui ôter tout espoir, que son mariage était décidé, et qu'elle allait l'épouser. Alors il lui a dit : « Vous voulez donc être la plus malheureuse des femmes ? Julien a un vice qui l'empêchera de jamais prospérer... c'est un joueur... »

JULIEN. Un joueur ?..

LA MÈRE LAMBERT. Tu as perdu ton ar-

gent, tu l'as retiré de la caisse d'épargne...
Aurait-il dit la vérité?

JULIEN, *avec force*. Qu'il ait dit vrai on qu'il ait menti, c'est un lâche... Un homme qui vient en dénoncer un autre pour prendre sa place, pour lui ôter l'amitié, l'estime de sa mère et de sa femme! Il me le payera!... C'est un monsieur qui croit séduire les jeunes filles par ses belles manières, et ce n'est qu'un fat!... Cependant, si Denise veut me le préférer, elle en est la maîtresse.

DENISE. Que dis-tu, Julien? tu ne le penses pas?

LA MÈRE LAMBERT. Mais, mon garçon, tu ne me réponds pas. Voyons, ouvre ton cœur à ta bonne mère. As-tu quelque chose à te reprocher?

JULIEN, *avec abandon*. Non, je n'ai rien à me reprocher, je n'ai jamais fait une mauvaise action ni une bassesse. J'ai retiré mon argent de la caisse d'épargne, c'est vrai... mais je n'en ai pas fait un mauvais usage... Je vous le jure, ma mère... Quant à vous dire où il est passé, je ne le peux pas... ça ferait de la peine à quelqu'un que j'ai obligé... Ça vous suffit-il? me croyez-vous?

DENISE. Oui, Julien... N'est-ce pas, ma tante?

LA MÈRE LAMBERT. Tu n'as jamais menti, je le sais. Va, tu es un bon garçon, tu ne peux pas changer.

DENISE. J'ai refusé M. Firmin, je refuserai tout le monde, je ne serai jamais qu'à toi. Je ne voulais pas d'abord que ma tante te parlât de tout cela; mais elle a dit que c'était nécessaire.

LA MÈRE LAMBERT. Oui, parce que je voulais que mon fils s'expliquât franchement, et que Denise n'eût pas à dire qu'on l'avait trompée.

DENISE. Oublie tout, Julien; demain, si tu veux, je serai ta femme.

JULIEN. C'est dit, Denise; mais le petit monsieur ne risque rien! son affaire est bonne.

DENISE. Je te demande grâce pour lui.

JULIEN. Nous verrons ça...

DENISE. Songez, monsieur, que le jour de notre mariage, je veux que vous soyez bien content, bien joyeux.

Am: *Fausseville des Coquettes de village, de Doche.*

Dans les noces du grand monde,

Où la richesse abonde,

On met la gaieté

De côté.

Nous l'honneur nous inspire...

C'est bien te moins que ce jour-là

J'avons l'plaisir de rire.

Puisque nous n'avons qu'ça. } bis.

2^e COUPLET.

D'une fille coquette

On surcharge la tête

De beaux rubans,

De beaux diamants.

Chez nous rien qu'la nature,

C'est l'moins qu'j'avons ce jour-là;

Un rose pour parure,

Puisque nous n'avons qu'ça.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ROSSIGNOL, FRANÇOIS.

ROSSIGNOL, *apportant une grosse volaille sur un plat*. L'assemblée de famille est-elle finie?... J'apporte les comestibles, moi.

JULIEN, *montrant un bosquet à droite*. Pose ça là.

ROSSIGNOL. Les garçons u'en finissent pas. Ils sont dans leur coup de feu. Voilà le treizième dindon depuis ce matin. J'ai dit, moi: Celui qui se sert lui-même a toujours son domestique sous la main. Allons, à table. L'appétit est arrivé.

FRANÇOIS, *apportant le vin*. Et voilà pour la soif.

Il est suivi d'un Garçon qui apporte les assiettes, les verres, le pain, etc.

JULIEN. Venez, ma mère; viens, Denise, ne parlons plus de rien.

ROSSIGNOL. Je ne suis pas curieux; dites-moi seulement si la noce aura lieu.

DENISE. Oui, monsieur Rossignol.

ROSSIGNOL. A la bonne heure. Vous savez que je suis le premier garçon. A moi la jarretière de la mariée.

Ils vont se mettre à table dans un bosquet à droite en face du public, au second plan.

SCÈNE IX.

BLONDEAU, FRANÇOIS.

BLONDEAU, *sortant de son bosquet*. Le poulet était bon, et le vin pas mauvais.

FRANÇOIS. N'est-ce pas, mon d'eur?

BLONDEAU. Ah! vous voilà, vous. Eh bien, vos Lambert sont-ils arrivés?

FRANÇOIS. Il y a longtemps. Tenez, ils dînent là, dans ce bosquet vis-à-vis.

BLONDEAU. Ah! ah! (*Regardant.*) Eh! parbleu, ce sont les deux hommes qui m'ont parlé.

FRANÇOIS. La veste de velours, c'est Julien Lambert... l'autre, en gilet rayé, c'est Rossignol, un farceur qui est bien drôle. Faut-il leur dire que vous les demandez?

BLONDEAU. Non, j'attendrai, je m'amuserai à voir dauser... Donnez-vous du café, ici?

FRANÇOIS. Non, mais nous en vendons.

BLONDEAU. Eh bien, apportez-moi une demi-tasse et un petit verre, là, sur cette table.

François sort.

SCÈNE X.

BLONDEAU, seul.

J'ai réfléchi, en disant, à la manière de remplir la mission délicate dont m'a chargé la comtesse de Vernange, et je pense qu'il ne faut rien brusquer. Il faut mettre dans ma démarche de la finesse, de la... diplomatie ! cela peut me faire honneur. N'apprenons donc rien à ces bonnes gens de l'étonnant mystère qui peut en un moment changer leur destinée.

SCÈNE XI.

BLONDEAU, ROSSIGNOL, traversant le théâtre.

ROSSIGNOL, à la cantonade. Non, non. Laissez-moi faire ; le chef me servira en ami. (A Blondeau.) Ah ! vous voilà encore ici, monsieur l'entrepreneur ? Bon appétit !

Il sort.

BLONDEAU. Parblen, voilà un drôle de corps ; il veut absolument que je sois entrepreneur.

SCÈNE XII.

BLONDEAU, FRANÇOIS, ensuite ROSSIGNOL.

FRANÇOIS, apportant le café, qu'il pose sur une table à gauche. Voilà le café ; il est chaud et bien clair !... Voyez.

Il verse.

BLONDEAU, riant. Il l'est furieusement clair ! c'est comme de l'eau filtrée.

FRANÇOIS. Ah ! dame ! nous le faisons sans rébullition, à la mécanique.

ROSSIGNOL, revenant avec un saladier. Il n'y a plus de matchute ; voilà des cerises. FRANÇOIS. Dites donc, monsieur Rossignol, y'a les musiciens qui viennent. Dansez-vous, aujourd'hui ?

ROSSIGNOL. Est-ce que j'en manque une, donc ?

FRANÇOIS, riant. Non, mais dimanche dernier, c'est les gendarmes qui vous ont servi d'orchestre.

ROSSIGNOL. Parce que j'avais bu ton mauvais vin blanc ; mais sois tranquille, je suis

aujourd'hui dans une société respectable. Le sexe me retient. Moi, galant envers le sexe !...

FRANÇOIS, criant. Prenez vos cachets, messieurs, pour la contredanse. Prenez vos cachets.

Tout le monde entoure François.

ROSSIGNOL. Donne-moi un abonnement... Une douzaine à 4 sous, n'est-ce pas ? Je ne veux pas en manquer une. (A Julien.) Est-ce que tu ne viens pas danser aussi, en attendant que la friture soit faite ?

FRANÇOIS. Vous avez le temps, le poisson n'est pas encore péché.

JULIEN. C'est bon, maman, restez à table, nous reviendrons nous rafraîchir avec vous. (A Rossignol.) Nous voilà. Je veux danser avec Denise.

DENISE. J'espère bien, monsieur, que vous ne danserez qu'avec moi.

ROSSIGNOL. Je veux être votre vis-à-vis. J'ai remarqué une petite châtaigne ; la vois-tu, là, près de sa maman ? elle doit bien danser, si elle a les pieds aussi vifs que les yeux. (Il va à elle.) Mademoiselle, me feriez-vous l'honneur de danser la précédente avec un cavalier dont les jambes sont taillées pour la polka, la mazourka, la redouwa, etc. ?

LA JEUNE FILLE. Volontiers, monsieur. — Maman, gardez-moi mon châle.

On entend les premières mesures de l'orchestre ; Julien prend le bras de Denise, Rossignol celui de la jeune fille.

CHOEUR.

Aux des Danseurs espagnols.

Allons, amis, à la contredanse !

Elle commence,

Que l'on s'élançe !...

Allons, amis, à la contredanse !

Voilà l'signal,

Vive le bal !

ROSSIGNOL.

Le chassé,

L' balancé,

Out plus d'attraits qu'on ne pense.

Mais l' sauprène de l'art

C'est un galop chicandard.

ENSEMBLE, en sortant.

Allons, amis, à la contredanse, etc.

SCÈNE XIII.

BLONDEAU, LA MÈRE LAMBERT.

BLONDEAU, à part. La mère est seule... Bonne occasion pour sonder le terrain.

LA MÈRE LAMBERT, sortant du bosquet. Je vais donc marier mon Julien !... Il aura une bonne petite femme, et je ne craindrai plus pour son avenir.

BLONDEAU, *saluant*. C'est à madame Lambert que j'ai le plaisir de parler ?

LA MÈRE LAMBERT. Oui, monsieur ; qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

BLONDEAU. Je suis enchanté de vous rencontrer. J'ai quelque chose de très-important à vous communiquer.

LA MÈRE LAMBERT. A moi, monsieur ?

BLONDEAU. Je me suis présenté ce matin chez vous, on m'a dit que vous veniez ordinairement, le dimanche, dîner dans cette guinguette, et je suis venu vous y trouver.

LA MÈRE LAMBERT. C'est donc quelque chose de bien pressé ?

BLONDEAU. Il ne faut pas remettre à l'endemain ce qu'on peut faire la veille.

LA MÈRE LAMBERT. Mais, monsieur, expliquez-vous. Vous m'inquiétez. Dites-moi du moins qui vous êtes, car je ne comprends pas...

BLONDEAU. Je me nomme Blondeau, je suis homme d'affaires.

LA MÈRE LAMBERT. Homme d'affaires ! Est-ce qu'il s'agirait de quelque dette de son mon pauvre homme ? Nous ne sommes pas riches, mais nous avons toujours eu de la probité.

BLONDEAU. Je le sais, madame Lambert ; n'ayez point d'inquiétude là-dessus, il s'agit d'autre chose.

LA MÈRE LAMBERT. Mais de quoi donc ? au nom du ciel, expliquez-vous.

BLONDEAU. Madame Lambert, vous avez un fils ?...

LA MÈRE LAMBERT. Oni monsieur, un bien bon sujet, rangé, travailleur. Est-ce qu'il serait question de lui ?

BLONDEAU. Précisément.

LA MÈRE LAMBERT. Quel rapport mon fils peut-il avoir avec un homme d'affaires ?

BLONDEAU. Vous allez le savoir. Il se nomme Julien, n'est-ce pas ?

LA MÈRE LAMBERT. Julien Lambert, oui, monsieur.

BLONDEAU. Julien Lambert ? Est-ce bien sûr ?

LA MÈRE LAMBERT, *hésitant*. Mais, dame, monsieur, il me semble...

BLONDEAU. Un fils porte le nom de ses parents.

LA MÈRE LAMBERT. Sans doute.

BLONDEAU. Et... Julien porte-t-il le nom des siens ?

LA MÈRE LAMBERT. Je ne comprends pas pourquoi vous me faites cette question.

BLONDEAU. Julien est-il bien votre fils ?

LA MÈRE LAMBERT. Monsieur...

BLONDEAU. Allons, allons, ne dissimulez pas, ce serait inutile. Vous devez penser que je ne viens pas sans avoir les renseignements les plus certains.

LA MÈRE LAMBERT. Vous me demandez si Julien est mon fils, lui que j'ai nourri, élevé...

BLONDEAU. Je le sais. Je n'ignore rien de ce qui le concerne, ni de votre belle conduite à son égard.

LA MÈRE LAMBERT. Je n'ai fait que mon devoir.

BLONDEAU. Vous avez fait plus. Vous avez été généreuse, sensible, vous avez recueilli un orphelin, et il a trouvé en vous une providence. Vous lui avez servi de mère.

LA MÈRE LAMBERT. Oh ! je la suis bien, monsieur, j'en ai le cœur.

BLONDEAU, *avec ménagement*. Mais vous n'en avez pas les droits.

LA MÈRE LAMBERT. Comment ? Je n'ai pas de droits sur mon fils ?

BLONDEAU. Encore !... Allons donc, madame Lambert, cette dissimulation ne vous va pas. Je l'excuse en faveur de vos bons sentiments ; mais convenez donc, enfin... Eh bien ?...

LA MÈRE LAMBERT, *faisant un effort*. Eh bien ! oui, quoi qu'il en coûte, je sens qu'il faut dire la vérité. D'ailleurs, vous la savez !... Julien n'est pas mon fils.

BLONDEAU. Apprenez donc que sa mère le réclame.

LA MÈRE LAMBERT, *inquiète*. Vous la connaissez ?

BLONDEAU. C'est de sa part que je viens.

LA MÈRE LAMBERT. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! est-ce qu'on voudrait m'enlever mon enfant, celui que pendant vingt ans j'ai regardé comme tel, qui s'est habitué à m'aimer comme je l'aime !... Mais non, mais non, monsieur, cela ne se peut pas.

BLONDEAU. Il faudra pourtant que vous y consentiez.

LA MÈRE LAMBERT. Et cette femme, cette mère !... elle a oublié son fils pendant vingt ans, elle l'a mis d'abord dans les bras d'un mercenaire, qui ensuite l'a abandonné. Sans moi, cet enfant serait peut-être dans la misère, il serait peut-être mort !... Et si l'autre lui a donné la vie, je la lui ai sauvée, moi.

BLONDEAU. Soyez tranquille, ma bonne dame, vous serez bien récompensée de vos peines.

LA MÈRE LAMBERT. Récompensée ! Est-ce que je demande une récompense ? Est-ce que je ne l'ai pas dans la pensée du bien que j'ai fait, dans l'amitié de celui qui voit en moi sa mère ?... Est-ce que c'est par intérêt que l'on doit faire une bonne action ? Non, non, monsieur ; c'est le cœur qui inspire ces choses-là, et c'est dans le cœur qu'on trouve sa récompense.

BLONDEAU. Je suis certain de la noblesse du vôtre, et puisque vous aimez Julien...

LA MÈRE LAMBERT. Si je l'aime!...

BLONDEAU. Vous devez vouloir son bonheur.

LA MÈRE LAMBERT. En doutez-vous?

BLONDEAU. Eh bien! ce jeune homme re-trouve une mère, sa mère véritable. Julien est le fils d'une comtesse.

LA MÈRE LAMBERT. D'une comtesse!... Ah! il est perdu pour moi!

BLONDEAU. Quand il connaîtra sa naissance, quand il saura qu'il tient à une noble famille, il peut changer de sentiments relativement au mariage que vous avez projeté.

LA MÈRE LAMBERT. Oublier Denise!... qui en montrera de chagrin!... Ah! monsieur, que vous me faites de mal!

BLONDEAU. Calmez-vous, ma bonne dame, la comtesse n'oubliera jamais ce que vous avez fait pour son fils. Ses bienfaits vous consolent, ainsi que mademoiselle Denise, et votre fils adoptif jouissant d'une grande fortune, aura tous les moyens de vous témoigner sa reconnaissance.

LA MÈRE LAMBERT. Qu'il nous aime toujours, voilà toute la reconnaissance que je lui demande.

BLONDEAU. Ah ça, il faut que vous lui appreniez ce changement inattendu.

LA MÈRE LAMBERT. Moi? impossible, monsieur. Je ne m'en charge pas. Ce serait au-dessus de mes forces.

BLONDEAU. Eh bien! je m'en chargerai, moi. J'irai vous voir, je lui parlerai, je ménagerai sa sensibilité; mais vous devez comprendre de quelle importance il est pour ce jeune homme, de ne pas être plus longtemps dans l'ignorance de son sort.

LA MÈRE LAMBERT. Je comprends cela, monsieur; mais je sens aussi que le bonheur de ma vie est détruit. Je ne doute pas du cœur de Julien, mais il va le partager avec une autre que moi!...

BLONDEAU. Paix! On vient. Allons, ma bonne femme, du courage.

LA MÈRE LAMBERT, pleurant. J'en aurai. Je ferai mon possible pour en avoir. — Tenez, voyez mes yeux... Je ne pleure pas,

n'est-ce pas? *chancelant*. Ah! je sens que vais me trouver mal.

BLONDEAU. Appuyez-vous sur moi, madame.

Blondeau la soutient et la conduit dans le bosquet à gauche, où elle se place sur une chaise en sanglotant. Blondeau se met devant elle pour la cacher à tous les yeux.

SCÈNE XIV.

LES MÈRES, JULIEN, DENISE, ROSSIGNOL, FRANÇOIS, DANSEURS ET DANSEUSES.

FRANÇOIS, *en dehors*. Le galop!

La contredanse étant terminée, les hommes et les femmes reviennent en galopant.

Arr. des Males du basque (Album de Paul Henrion).

CHOEUR.

Eh! houp! eh! houp! que rien ne nous lasse.
Eh! houp! eh! houp! quittons le p'tit trot;
Eh! houp! eh! houp! pour montrer d'la grâce,
Eh! houp! eh! houp! rien n'vaut le galop.

ROSSIGNOL.

Danseur, polkeur et galopeur,
En tout temps je montre du cœur.
A la Boule Noire au P'tit Moulin,
Je n'ai resté jamais en chemin.
Si j'voulais,
J'galoperais
Mieux, j'en fais le pari,
Qu'un ch'val de Franconi.

Eh! houp! eh! houp! que rien ne nous lasse.
Eh! houp! eh! houp! quittons le p'tit trot;
Eh! houp! eh! houp! pour montrer d'la grâce,
Eh! houp! eh! houp! rien n'vaut le galop.

CHOEUR.

Eh! houp! eh! houp! que rien ne nous lasse.
Eh! houp! etc.

Ils font le tour du théâtre en galopant, tandis que Blondeau cherche à consoler M^{me} Lambert dans le bosquet.

ACTE DEUXIÈME.

Un salon élégant.

SCÈNE PREMIÈRE.

BLONDEAU, *seul*.

Allons, allons, les papiers sont en règle; notre jeune homme est bien le fils de Julien Durand, neveu du fermier du château de

Vernange, et de madame la comtesse... Quand les passions s'en mêlent, voilà comme la noblesse dépose sa fierté aux pieds de la roture... Madame la comtesse de Vernange doit être enchantée de mon habileté, qui sera, je l'espère, bien récompensée. Quelqu'un vient... C'est elle...

SCÈNE II.

BLONDEAU, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, d'un ton extrêmement compassé. Ah! vous voilà donc, monsieur Blondeau! je vous attendais avec une impatience... Eh bien?...

BLONDEAU. Eh bien, madame la comtesse, tous les renseignements qu'on m'avait donnés étaient exacts. Votre fils existe.

LA COMTESSE, froidement. En vérité?... Vous me faites éprouver un bien grand plaisir... Cela, mon cher Blondeau, m'émeut au dernier point.

BLONDEAU, à part. Je m'en aperçois. (Haut.) La personne qui avait été chargée de le nourrir l'a en effet abandonné, mais il a été recueilli par une excellente femme, qui sans aucun intérêt s'en est chargée, l'a élevé, l'a regardé comme son propre fils, et s'y est tellement attachée, que, de peur de perdre son affection, elle l'a laissé dans l'erreur sur sa naissance. Notre jeune homme la croit véritablement sa mère.

LA COMTESSE. Et... comment a-t-il été élevé? Qui le est sa position?

BLONDEAU. Celle d'un homme du peuple.

LA COMTESSE, dédaigneusement. D'un homme du peuple!

BLONDEAU. Mais, oui, madame; vous ne pouviez pas vous attendre à autre chose. Celle qui l'a recueilli était la femme d'un charpentier, et naturellement elle a dû en faire un ouvrier.

LA COMTESSE. Un ouvrier!... le fils de la comtesse de Vernange!

BLONDEAU. La bonne femme ne pouvait pas se douter qu'un noble sang coulait dans les veines de ce jeune orphelin.

LA COMTESSE. Ma famille seule était noble, vous le savez, car je ne vous ai pas laissé ignorer que son père...

BLONDEAU. Son père rendit un important service à votre famille à l'époque des Cent-Jours. C'est alors que la fille du comte de Vernange, entraînée par la reconnaissance...

LA COMTESSE. Assez, assez... Ne me rappelez pas une faiblesse...

BLONDEAU. N'en parlons plus. — Monsieur Durand, que vous n'aviez pas voulu épouser... Je le conçois... La différence des rangs, des opinions... Il mourut à l'étranger après avoir fait un testament qui laisse à son fils une grande fortune, à la charge par lui d'en partager l'usufruit avec sa mère, avec vous, madame.

LA COMTESSE. Soixante mille livres de rente!

BLONDEAU. S'il ne se marie pas, s'il n'a

pas d'enfants; car alors, tout lui revient, à lui seul.

LA COMTESSE. Mais il n'est pas marié, n'est-ce pas?

BLONDEAU. Non, pas encore.

LA COMTESSE. Comment?

BLONDEAU. Il est fort épris d'une petite cousine... et j'ai bien peur...

LA COMTESSE. Il faut empêcher cela. Le comte d'Erstel, mon parent, avec qui vous savez que j'ai eu malheureux procès...

BLONDEAU. Qui peut vous ruiner tout à fait.

LA COMTESSE. Le comte a une fille qu'il est difficile d'établir, parce qu'elle est un peu disgraciée et qu'il n'a pas de dot à lui donner. C'est de la noblesse pauvre, mais c'est de la noblesse; en l'uisant à mon fils, vous devinez que le comte ne plaide plus et m'assure mon usufruit, mes trente mille livres de rente...

BLONDEAU. D'abord j'ai déconvert que mademoiselle Denise...

LA COMTESSE. Qu'est-ce que c'est que mademoiselle Denise?

BLONDEAU. C'est la prétendue cousine; elle est ouvrière chez votre marchande de cachemires; et par un heureux hasard, j'ai appris que M. Firmin, le fils de cette marchande, est prodigieusement amoureux de la petite.

LA COMTESSE. Si nous pouvions décider un mariage... Je ferais des sacrifices, rien ne me coûterait... Précisément, j'attends aujourd'hui M. Firmin, il devrait déjà être arrivé... Le hasard nous sert à merveille, j'arrangerai cela... Quant à mon fils...

BLONDEAU. Je l'ai fait mander ici sous prétexte de lui donner de l'ouvrage. Nous le verrons à notre aise. Je le ferai canser. Je connais les affaires; il doit les connaître fort bien. J'embrouillerai celle-ci de manière à forcer votre fils d'être heureux malgré lui, et, par contre-coup, de faire votre bonheur.

SCÈNE III.

LES MÊMES, VICTOR.

VICTOR. Madame, c'est M. Firmin, votre marchand de cachemires.

LA COMTESSE. Ah! il arrive à propos... Faites entrer. (Victor sort.) Vous voyez que cela commence bien.

BLONDEAU. Dois-je rester?

LA COMTESSE. Non, laissez-moi. Il y a des choses auxquelles les femmes s'entendent mieux que vous.

BLONDEAU. Je ne tarderai pas à revenir.

Il sort et rencontre Firmin, qu'il salue légèrement.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, assise, FIRMIN, se tenant debout respectueusement.

FIRMIN, apportant un cachemire enveloppé qu'il pose sur la table. J'ai l'honneur de saluer madame la comtesse.

LA COMTESSE, d'un ton protecteur. Bonjour, monsieur Firmin ; vous me rapportez mon cachemire ?

FIRMIN. On l'a parfaitement arrangé, madame la comtesse.

LA COMTESSE. Je m'en rapporte à vous. Vous avez les meilleures ouvrières de Paris.

FIRMIN. Si madame voulait se donner la peine de venir visiter un jour notre magasin, je lui montrerais un grand assortiment de nouveautés que nous venons de recevoir.

LA COMTESSE. Justement, j'ai quelques emplettes à faire.

FIRMIN. Nous avons ce qu'il y a de mieux en mérinos, foulards, bazins, velours, soieries, jacobas, calicots, pékins, stoff, alpagas, madapolam, madame.

LA COMTESSE. Faites-moi grâce de votre prospectus. Monsieur Firmin, vous avez des rivaux redoutables, aujourd'hui ; des grands magasins qui dévorent les petits.

FIRMIN, riant. Je crois, madame la comtesse, qu'il y a des petits qui ne se laisseront pas manger par les grands.

LA COMTESSE, ironiquement. Vous avez de l'esprit, monsieur Firmin.

FIRMIN. Madame est bien bonne. J'ai l'esprit du commerce.

LA COMTESSE. Il faut rendre justice à votre mère, c'est une femme très-intelligente. Ne devait-elle pas se retirer, et vous céder sa maison ?

FIRMIN. C'est son intention, quand je me marierai, madame la comtesse, car dans le commerce il faut se marier.

LA COMTESSE. Je m'intéresse beaucoup à vous, à votre famille... Eh bien ! ce mariage ?

FIRMIN. Il n'est pas décidé, madame, et cela me contrarie excessivement ; ma mère y consentait, quoique la jeune personne soit moins riche que nous.

LA COMTESSE. J'aime ce désintéressement.

FIRMIN. Oui, j'en suis éperdument amoureux ! c'est notre première ouvrière, une jeune personne très-entendue, a fait du magasin, dirigeant parfaitement l'ouvrage. Elle est tellement aimée de toutes nos pratiques, que, si elle nous quittait pour s'établir, je suis persuadé qu'elle ferait le plus grand tort à notre maison.

LA COMTESSE. Je comprends votre amour.

Qu'est-ce qui empêcherait votre union ?...

FIRMIN. Mademoiselle Denise me tient rigueur, je lui soupçonne quelque attachement... Elle est un peu romanesque.

LA COMTESSE. On pourrait lui faire entendre raison... Si je la voyais, si je lui parlais...

FIRMIN. Ah ! madame, une personne comme vous aurait sur elle beaucoup d'ascendant.

LA COMTESSE. Ne peut-on me l'envoyer, sous un prétexte ?... je suis curieuse de la voir.

FIRMIN. Ma mère lui donnera une commission.

LA COMTESSE. Chargez-la de venir toucher les cinq cents francs que j'allais vous remettre...

FIRMIN. Oui, madame... Que de remerciements j'aurai à vous adresser, si vous pouvez parvenir... car j'ai peur qu'elle ne veuille s'établir à son compte.

LA COMTESSE. Je vous promets de m'y intéresser. Je veux vous obliger... cela porte bonheur. C'est ma superstition, à moi.

FIRMIN. Que de bontés, madame la comtesse ! Mademoiselle Denise aura l'honneur de se rendre à vos ordres, ce matin même...

LA COMTESSE. A bientôt, monsieur Firmin ? (A part.) Cet homme me fait l'effet d'un sot.

FIRMIN. Oui, madame... J'ai l'honneur de vous saluer.

Il sort.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, VICTOR.

VICTOR. Madame la comtesse...

LA COMTESSE, avec humeur. Encore quelqu'un ! je n'y suis aujourd'hui pour personne, excepté pour M. Blondeau.

VICTOR. Cela suffit, madame.

LA COMTESSE. Qui donc est là ?

VICTOR. Ce n'est rien, madame, c'est un serrurier qui venait raccommoder les sonnettes que madame a cassées hier dans son boudoir.

LA COMTESSE. C'est votre faute : vous êtes tous d'une telle lenteur... on ne peut pas se faire servir ; qu'on se dépêche.

Elle sort.

SCÈNE VI.

VICTOR, ROSSIGNOL, en habit de travail, le sac aux outils sur l'épaule.

VICTOR, insolemment. Entrez, et prenez garde de rien salir ici. Vous faites un bruit sur notre parquet...

ROSSIGNOL, *marchant avec précaution.*
Ah ! c'est que j'ai des souliers à paillettes.

Il lui montre sa semelle qui est garnie de clous.

VICTOR. Des gens comme vous dans un appartement, cela y laisse des traces. Il faudrait toujours les faire suivre par un frotteur.

ROSSIGNOL. C'est malheureux que vous ayez besoin de nous.

VICTOR. Ma foi !... si l'on pouvait s'en passer...

ROSSIGNOL. Vous voudriez qu'on ne voie dans le monde que des paresseux comme vous ?

VICTOR. Plait-il ?

ROSSIGNOL. Est-ce que je ne connais pas ça...

Ain de Prévillé et Tacconnet.

Vous vous l'posez tant que l'jour dure,
Dans l'antichambre, où je vous vois bâiller.

Vous grimpez d'astère un' voiture,
C'est bien moins dur que d' travailler,
Comme le fait un serrurier !

Je n'ai qu'un' blouse un p'tit peu déchirée,
Et vos habits son dorés, élégants,
Et vos gilets vous rendent très-brillants,
Mais du travail, moi j' porte la livrée, } *Bis.*
Et vous portez celle des fainéants.

VICTOR. Impertinent !

ROSSIGNOL. Ah ! assez causé, croyez-moi... Voyons ! qu'est-ce qu'il y a à faire ? je n'ai pas de temps à perdre, je ne suis pas à la journée, je suis à mes pièces.

VICTOR. Ce sont des sonnettes à rétablir, là, dans ce boudoir : madame la comtesse est si violente, si emportée, que quand on n'arrive pas au premier coup de sonnette, au second, tous les ressorts sont brisés !

ROSSIGNOL. Alors vous avez l'agrément de ne pas entendre le troisième. Allons, je vais vous restaurer ça solidement, en artiste.

Il entre dans la boudoir à gauche.

SCÈNE VII.

BLONDEAU, VICTOR.

BLONDEAU, *entrant vivement.* Victor, où est madame la comtesse ?

VICTOR. Dans sa chambre, monsieur Blondeau.

BLONDEAU. C'est bien !... Sortez.

Victor sort par le fond.

SCÈNE VIII.

BLONDEAU, *seul, d'un air satisfait.*

Le voilà... je l'ai rencontré qui venait ici, fredonnant gaïement un refrain de chanson.

Ils sont drôles, ces gens du peuple. Celn -là ne se doute pas qu'il entre chez lui... dans son hôtel... Il est heureux que son père ait fait un testament... *in extremis* : c'est le cas de dire : Vaut mieux tard que jamais.

SCÈNE IX.

BLONDEAU, JULIEN, *une toise à la main.*

JULIEN, *examinant l'appartement.* Je vous salue, monsieur ; c'est vous qui m'avez fait demander ?

BLONDEAU. Oui, oui, entrez, monsieur Julien.

JULIEN, *avec politesse.* Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ? Vous avez dit à ma mère que c'était pour de l'ouvrage difficile, et qui demandait beaucoup de soin.

BLONDEAU. Et beaucoup d'habileté ; vous sentez-vous capable ?...

JULIEN. Dieu merci, je peux dire que je ne crains personne ; je connais le dessin : j'ai composé, j'ai obtenu à l'exposition des produits de l'industrie une médaille d'argent... la voilà, monsieur, avec mon nom, Julien Lambert. *(Il tire de la poche de son gilet sa médaille, qui est enfermée dans une petite boîte.)* Pardou si je me vante moi-même ; mais il me semble que quand il s'agit de son talent, c'est une sorte d'amour-propre qui est bien permis.

BLONDEAU. Certainement ! Voyons donc cette médaille !

JULIEN, *la lui remettant.* Voyez-vous, monsieur, c'est notre décoration, à nous.

Ain de la Petite Gouvernante.

Le militaire en exposant sa tête

Obtient le prix de sa valeur.

Le magistrat, de nos lois interprète.

Mérite bien une marque d'honneur :

Mais l'artisan qui pour vivre travaille,

Peut s' distinguer aussi dans son métier ;

Et l'industrie a fait de cet médaille

La croix d'honneur de l'ouvrier. } *Bis.*

BLONDEAU. Votre façon de penser est tout à fait noble.

JULIEN. Pour ça, chacun a sa noblesse. La nôtre, à nous, c'est d'être de braves gens, de ne faire de tort à personne, de travailler pour vivre, et quelquefois pour faire vivre les autres. Voilà tout. Après ça, on n'a pas les manières du monde, le jargon, les belles paroles : chacun est l'enfant de son éducation ; mais un charpentier, dans son genre, peut valoir des gens plus élevés que lui ; pardon, monsieur, je me permets de parler, et je suis venu pour de l'ouvrage.

BLONDEAU. C'est vrai.

JULIEN. Voulez-vous me montrer ce qu'il y a à faire ?

BLONDEAU. Je ne puis que vous l'expliquer. Ce n'est pas ici qu'il faudra travailler ; c'est dans une maison de campagne. Pourriez-vous vous éloigner de Paris pour quelque temps ?

JULIEN. Combien, à peu près ?

BLONDEAU. Cinq ou six mois.

JULIEN. Diable ! ça change l'histoire. Je tiens à Paris ; j'y ai une mère que j'aime de tout mon cœur, que je n'ai jamais quittée et à qui ça ferait de la peine.

BLONDEAU. Ce serait un ouvrage très-bien payé, une grande entreprise !

JULIEN. Je vous demande bien pardon, mais je ne puis pas m'en charger ; des affaires de famille réclament ma présence.

BLONDEAU. Quoi ! lorsqu'il s'agit d'un bénéfice considérable ?... Vous êtes donc assez à votre aise ?...

JULIEN. Non, monsieur : mais je gagne ma vie par mon travail, et ça me suffit.

BLONDEAU. Ah ça, mon cher ami, il faut que nous changions de conversation, et vous me voyez dans ce moment très-embarrassé pour trouver une transition...

JULIEN. Pardon, monsieur ; je ne vous comprends pas.

BLONDEAU. *lui donnant une chaise.* Je le crois parbleu bien !... Tenez, asseyez-vous là et causons.

JULIEN. M'asseoir... non, monsieur... je sais trop...

BLONDEAU. Asseyez-vous, vous dis-je, et causons comme deux bons amis.

Ils s'asseyent.

JULIEN. Où voulez-vous en venir ?

BLONDEAU. Ah ! parbleu, si je vous le disais tout de suite !... J'ai une histoire un peu longue à vous conter.

JULIEN. Mais, monsieur, je ne suis pas venu ici pour entendre des histoires...

BLONDEAU. Celle-ci vous intéressera plus que vous ne pensez... Prêtez-moi toute votre attention... Il y a vingt-quatre ans que...

JULIEN. Eh bien ! voilà une histoire qui ne date pas d'hier !...

BLONDEAU. Je vous prierai de ne pas m'interrompre, ou bien nous n'en finirons pas... Il y a donc vingt-quatre ans...

JULIEN. Je n'étais pas au monde...

BLONDEAU. Vous étiez près d'y arriver... c'était à l'époque des Cent-Jours.

JULIEN. J'en ai entendu parler.

BLONDEAU. Je le crois parbleu bien !... Mais vous m'interrompez toujours !...

JULIEN. Allons, marchez... Je tâcherai de me taire.

BLONDEAU. Vous ferez bien, car vous em-

brouillez mes idées, et c'est une espèce de roman.

JULIEN. Ah ! les romans... je ne les aime pas. Je n'ai jamais lu que des histoires, c'est plus instructif.

BLONDEAU. Eh bien, mon roman est une histoire... Mais, pour Dieu ! laissez-moi donc vous la raconter !

JULIEN. J'écoute... mais dépêchez-vous !

BLONDEAU. Une femme personne d'une famille distinguée...

JULIEN. Une noble...

BLONDEAU. Oui... dont les parents avaient suivi les princes hors de France... sans appui, sans soutien, elle fut protégée par le neveu du fermier de son père, un jeune militaire... Il lui offrit sa main.

JULIEN. Si elle était jolie, il avait raison.

BLONDEAU. Certainement... mais il fut obligé de rejoindre l'armée.

JULIEN. Après le mariage ?

BLONDEAU. Non ; avant.

JULIEN. Ah ! ah !...

BLONDEAU. Plus tard, à la seconde restauration, quand on renversa tout à fait l'usurpateur...

JULIEN. L'empereur !

BLONDEAU. C'est ce que je voulais dire... Les deux jeunes gens se trouvèrent divisés d'opinion...

JULIEN. Après le mariage ?

BLONDEAU. Non ; avant.

JULIEN. Ah ! ah !

BLONDEAU. Le jeune homme partit, et l'on n'en entendit plus parler.

JULIEN. Ah ! diable !

BLONDEAU. Cependant la jeune personne avait un fils que l'on avait mis en nourrice, mais la nourrice disparut, et l'enfant fut perdu !

JULIEN. Voyez-vous ça !... Si la mère l'avait nourri elle-même, cela ne serait pas arrivé...

BLONDEAU. C'est juste. Mais d'abord, elle avait sa réputation à sauver... et puis, vous savez bien qu'une femme comme il faut, une femme qui va à la cour ne peut pas nourrir elle-même son enfant.

JULIEN. Il vaut mieux le laisser perdre...

BLONDEAU. Heureusement, il fut retrouvé.

JULIEN. Sapristi ! c'est bien heureux !...

BLONDEAU. Une bonne femme, une femme du peuple le recueillit, l'adopta, le traita comme son propre fils...

JULIEN. On trouve dans le peuple de bonnes âmes comme ça !... Tenez, monsieur, je m'intéresse à ce pauvre enfant, moi... Qu'est-il devenu ?...

BLONDEAU. C'est ce que vous saurez plus tard... Est-ce que vous ne vous intéressez pas aussi au sort de la mère ?

JULIEN. Il ne m'appartient pas de la juger... mais s'il y en a une qui m'intéresse, c'est la femme qui a recueilli, adopté l'enfant... Tenez, moi, j'ai pour mère une bonne femme qui en aurait fait autant, j'en suis sûr.

BLONDEAU. Eh bien, apprenez donc que le jeune Julien...

JULIEN. Julien ?... Tiens ! il s'appelle comme moi !

BLONDEAU. Le jeune Julien, non-seulement retrouve sa mère, mais encore il est héritier d'une fortune considérable.

JULIEN. En voilà une chance perdue, retrouvée... une mère, une fortune !...

BLONDEAU. Jugez de la joie, du bonheur de madame de Vernange !...

JULIEN. Attendez donc ! quel nom avez-vous dit !... Vernange !... Mais la dame chez qui nous sommes est la comtesse de Vernange ?...

BLONDEAU. Précisément !

JULIEN. Et pourquoi me racontez-vous son histoire ?...

BLONDEAU. Parce que vous connaissez son fils.

JULIEN. Moi ?

BLONDEAU. Vous !

JULIEN, avec surprise et beaucoup d'émotion. En vérité, monsieur, je ne sais que croire de tout ce que je vois, de tout ce que j'entends... Vous dites que je connais le fils de la comtesse de Vernange... vous me regardez d'une manière... Si je ne savais pas que je suis le fils d'un pauvre charpentier... Eh bien ! vous me regardez entre les dents yeux... Au nom du ciel ! expliquez-vous !...

BLONDEAU. Mon silence devrait se faire entendre... mais enfin, puisqu'il faut vous le dire, apprenez que la bonne, quel'excellente madame Lambert n'est point votre mère...

JULIEN, mettant la main sur son cœur. Ah ! monsieur ! monsieur !... quo vous me faites de mal !...

Il se lève.

BLONDEAU. Quoi ! lorsque je vous apprends qu'un nom brillant ! une grande fortune !...

JULIEN, cachant un moment sa tête dans ses mains. Laissez-moi revenir du coup que vous m'avez porté... Elle n'est pas ma mère ! Tous les soins qu'elle m'a prodigués... sa tendresse... le bien qu'elle m'a fait... elle ne me devait rien de tout cela !... En ce cas, je lui dois bien plus que si elle m'avait donné le jour !

BLONDEAU. Assurément, vous lui devez beaucoup... Mais songez que votre véritable mère est près de vous, qu'elle attend avec impatience le moment de vous serrer dans ses bras !

JULIEN. Attendez donc, monsieur... On ne change pas comme cela tout de suite de position sans que ça vous fasse un certain effet !...

Am d'Aristippe.

Pour moi, qu'elle surprise extrême !

Dans mon destin quel changement !

Comment, je ne suis plus le même,

V'la d'la fortune qui m'est tombée subitement.

C'est l'cas de dir' le bien vient en dormant.

Dans l' grand monde on veut que j'm'élève ;

J'étais obscur, je vais briller...

En vérité, cela me semble un rêve !

Ah ! laissez-moi me réveiller. (bis.)

BLONDEAU, avec amitié. Allons, remettez-vous... On m'avait dit que vous aviez du caractère...

JULIEN. Oui, j'en ai... mais il faudrait en avoir diablement pour ne pas être étourdi du coup !

BLONDEAU. Je conçois cela... mais songez que vous avez un devoir à remplir, et que vous tardez un peu.

JULIEN. Excusez... c'est que je suis tout naturel, moi... je parle comme je pense, et j'agis sans détours... Madame de Vernange... je veux dire ma mère, aura, dites-vous, du plaisir à me voir ?...

BLONDEAU, regardant vers la porte, à droite. Oui. Précisément, je crois que je l'entends... Allons, mon jeune ami...

JULIEN. Ah ! monsieur, je vous avoue que cette entrevue m'embarrasse beaucoup...

BLONDEAU, à part. Je crois qu'elle n'embarrassera pas moins la comtesse.

JULIEN. Comment aborder une grande dame ?...

BLONDEAU. Vous lui direz ce que votre cœur vous dictera.

JULIEN. Mon cœur... mon cœur ne la connaît pas encore...

BLONDEAU. Vous allez faire connaissance.

JULIEN. Si elle avait un bonnet rond et un casaquin comme la mère Lambert, je me jetterais dans ses bras, ça serait fait tout de suite... mais le respect... Et puis, je pense malgré moi à ce long abandon...

BLONDEAU. Ah ! si vous y pensez, ça gâtera tout. La voilà qui vient... du courage.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LA COMTESSE.

BLONDEAU, à part. Je crois qu'un tiers est de trop en pareille circonstance.

Il montre Julien à la Comtesse et sort.

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, JULIEN.

JULIEN, à part. Je ne sais comment m'y prendre. (Haut.) Madame...

Il la salue de loio.

LA COMTESSE. Eh bien, il semble que vous craigniez de m'approcher ? Je conçois que dans le premier moment ma présence vous impose... Mais... ne suis-je pas votre mère ?

JULIEN. Madamé, on me l'a dit.

LA COMTESSE. Et je veux vous le prouver. De tristes événements nous ont séparés... bien longtemps... Croyez qu'il m'en a coûté.

JULIEN. Je dois le croire, madame.

LA COMTESSE. Mon cœur en a souvent gémi, mon cher... Julien, c'était le nom de votre père. Je l'ai connu dans des circonstances bien malheureuses ! chacun tremblait pour sa vie.

JULIEN. J'ai entendu dire qu'il avait préservé la vôtre.

LA COMTESSE. Oui ; quoique né dans une classe obscure, il avait de bons sentiments ; sans cela, je ne l'aurais pas distingué.

JULIEN. On se distingue dans toutes les classes, quand on a la noblesse du cœur.

LA COMTESSE. Je suis persuadée que vous l'avez ; mais songez aussi que vous êtes le fils de la comtesse de Vernange, d'une noble et ancienne famille, alliée à tout ce qu'il y a de mieux, et que cela vous impose l'obligation de vous rendre digne du rang que cela va vous donner dans le monde.

JULIEN. Que voulez-vous dire, madame ? Est-ce qu'il faudra changer mes manières, mes habitudes ?...

LA COMTESSE. En doutez-vous ? Sans cela, comment pourriez-vous paraître dans mon salon, dans mes sociétés ?

JULIEN. Est-ce bien nécessaire ? Cela me gênera beaucoup.

LA COMTESSE. Il semblerait que vous ne vous félicitez pas de l'événement qui vous tire de l'obscurité pour vous placer dans une position brillante !

JULIEN. Pardon, madame ; mais depuis que je suis près de vous, vous me parlez de votre noblesse, de votre salon, de vos sociétés, de ma position dans le monde, à peine m'avez-vous dit un mot de mon père, et je n'ai pas encore entendu une de ces paroles affectueuses, un de ces mots qui partent de l'âme ; vous m'avez dit que j'étais votre fils, et vous ne m'avez pas encore permis...

LA COMTESSE. Quoi donc ?

JULIEN, avec élan. Vous ne devinez pas... il faut vous le dire... de vous embrasser, ma mère !

LA COMTESSE. J'en avais autant d'envie que vous ; mais votre froideur apparente...

JULIEN, vivement. Ah ! c'est votre beau costume, vos parures, la richesse de votre appartement, vos manières du grand monde, si différentes des miennes, c'est tout ça qui me gêne !... Mais vous m'avez donné le jour, vous êtes ma mère !

LA COMTESSE, émue, lui ouvrant les bras. Mon fils !

JULIEN, s'y précipitant vivement. A la bonne heure !

LA COMTESSE, reprenant sa dignité, et rajustant sa parure qu'Etienne a un peu chiffonnée. Maintenant, mon fils, reprenons notre conversation.

JULIEN. Je vous ai un peu chiffonnée...

Ah ! dame, quand j'embrassais mon autre mère, je n'avais pas ça à craindre.

LA COMTESSE. Vous prendrez peu à peu le ton et les manières convenables... Vous saurez que ces épanchements... que je ne puis blâmer dans une première entrevue... ne sont pas d'usage dans le grand monde, et qu'un fils doit se contenter de baiser la main de sa mère.

JULIEN. J'aurai de la peine à me fuir à ce genre-là, ma mère !

LA COMTESSE. Encore une observation... Je suis votre mère, oui ; mais dans le monde, cela ne se répète pas à tout moment, il est d'usage d'appeler sa mère, madame.

JULIEN, impatient. L'usage, l'usage, c'est un peu embêtant, l'usage !

LA COMTESSE. Ah ! de quelles expressions vous servez-vous ?... Il faudra épurer votre langage... vous prendrez des maîtres...

JULIEN, rient. Des maîtres, à mon âge !... Et pourquoi ne m'envoyez-vous pas à l'école... ou ne me mettez-vous pas en pension ? Je sais, Dieu merci ! lire, écrire, calculer, un peu de dessin et de mathématiques. Je parle un petit peu ma langue, et si j'ai quelques locutions populaires, c'est l'habitude de vivre parmi des ouvriers. Mais, soyez tranquille, madame, si je ne suis pas un orateur, j'ai du bon sens, et j'aurai assez de tact pour ne jamais rien dire qui blesse les convenances. Quant à ce que vous appelez le bon ton, j'ai quelquefois vu des gens du monde qui en avaient un que je ne serais pas flatté d'imiter.

LA COMTESSE. Il faudra pourtant...

JULIEN. Nous avons le temps de causer de ça. J'aurais bien voulu parler d'autre chose, de mon père, par exemple.

LA COMTESSE. On peut venir dans ce salon, et nous interrompre... Venez avec moi dans mon appartement.

Ici Blondeau paraît au fond.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, BLONDEAU.

JULIEN. Je le veux bien, allons...

LA COMTESSE. Prenez ma main. (Etienne la lui serre.) Ce n'est pas cela... vous ne comprenez pas... là... donnez-moi la vôtre

ainsi... (*Elle s'appuie sur sa main. Voyant Blondeau.*) Ah! nous aurons de la peine à le former!

JULIEN. Ah! dame! à mon âge... Si vous m'aviez élevé vous-même!... mais la mère Lambert n'a formé que mon cœur, et je réponds que ses soins n'ont pas été perdus.

Il sortent. La Comtesse est appuyée sur la main de Julien, qui paraît embarrassé; elle se retourne et fait des signes à Blondeau.

SCÈNE XIII.

BLONDEAU, puis ensuite VICTOR,
HENRI, JOSEPH.

BLONDEAU. Laissons-les achever l'explication. (*Il sonne, les Domestiques paraissent.*) Ecoutez-moi, Henri, Joseph, et vous, monsieur Victor; vous êtes ordinairement assez insolents: je vous recommande les plus grands égards, le plus grand respect pour le jeune homme qui est ici sous les habits d'un ouvrier... d'un homme du peuple, comme vous dites... Eh bien! vous vous regardez tous d'un air ébahi!... Oui, le plus grand respect... ce jeune homme n'est pas ce qu'il paraît... Vous n'avez pas besoin de savoir les raisons de son changement de fortune; mais apprenez que c'est le fils de madame la comtesse... Oui, votre maître, entendez-vous?... (*Stupéfaction des Laquais.*) Tenez, les voilà tous comme des Termes.

Il hausse les épaules et sort.

SCÈNE XIV.

VICTOR, HENRI, JOSEPH.

VICTOR, *surpris*. Les plus grands égards!
HENRI, *de même*. Le plus grand respect! pour le fils de madame la comtesse.

VICTOR. Et moi, qui l'ai traité assez cavalièrement tout à l'heure! Dame! on ne peut pas deviner qu'un jeune homme comme il faut se déguise en ouvrier et pose des sonnettes.

HENRI, *surpris*. Il pose des sonnettes?

VICTOR. Apparemment pour son plaisir... Le voilà! il faut nous mettre dans ses bonnes grâces.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, ROSSIGNOL.

ROSSIGNOL. Ah! vous voilà, farceurs!... Vous entendrez le carillon maintenant; les fils de fer sont en double et tressés; ils ne casseront plus. (*Victor et les autres Laquais*

le saluent, sans parler, d'une manière affectée.) Ah ça, dites-moi, on payera au bourgeois; mais qui est-ce qui donne le pour-boire?

VICTOR, *aux autres*. Il veut rire.

HENRI. Il est gai.

Ils saluent toujours.

ROSSIGNOL. Qu'est-ce qu'ils ont donc? En voilà des marionnettes!

VICTOR. Ah! monsieur, nous savons trop le respect!...

HENRI. Les égards!...

ROSSIGNOL. Voyez-vous ça! je vous plains que je n'aime pas les mauvaises plaisanteries, et que si vous continuez à me mystifier, je pourrai bien ne pas vous faire rire.

Il fait un geste de menace.

VICTOR. Permettez, monsieur le comte, nous connaissons notre devoir; M. Blondeau nous a fait l'honneur de nous en instruire.

ROSSIGNOL. Ah! c'est l'entrepreneur qui vous a dit de vous amuser à mes dépens.

VICTOR. Il nous a donné ses ordres, et nous savons ce que nous avons à faire.

ROSSIGNOL. Je les écoute, moi! et je n'ai pas encore donné une danse à ces gaillards-là....

Il jette son sac par terre.

VICTOR. Je ne sais pas pourquoi monsieur le comte s'obstine à se déguiser?...

ROSSIGNOL. Monsieur le comte!... Ça finira peut-être!

AIR: Sur l'air du tra la, la, la.

Apprends qu'je n'me déguise que dans le carnaval,
Quand j'vais le mardi gras donner l'signal du bal.
Mais je te dois queq' chose, et comin' je suis loyal,
Je m'en vais sur ton dos additionner l'total.

Se frottant les mains.

Sur l'air du tra la, la, la,

Sur l'air du tra la, la, la,

Sur l'air du tra déri déri la, la, la.

ROSSIGNOL, à Victor. Toi, je t'en veux! tu m'as brusqué ce matin, tu me fais des farces à présent... in vas payer pour tous.

VICTOR. Monsieur le comte ne voudrait pas me faire perdre ma place... Madame la comtesse me chasserait, si j'avais le malheur...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, JULIEN.

ROSSIGNOL, à Victor. Ah! tu continues! Viens donc! Viens donc!

Il s'avance sur les domestiques qui n'osent, Julien paraît et l'arrête.

JULIEN. Eh bien! eh bien! Rossignol, qu'est-ce que tu fais donc là? faut-il t'aider?

ROSSIGNOL. Non. C'est c' t'insolente valetaille qui se moque de moi depuis nne heure, qui m'appelle monsieur le comte, et qui me fait des saluts ! Moi, monsieur le comte, dis donc, je le suis comme toi.

JULIEN. Va, mon pauvre Rossignol, je voudrais que tu dises la vérité !

ROSSIGNOL. Je ne comprends pas.

JULIEN. Il y a bien des choses depuis que je ne t'ai vu. Ça serait trop long à te conter. Sache seulement que la mère Lambert n'est pas ma mère, et que je suis, à ce qu'ils disent, le fils de la comtesse de Vernange.

ROSSIGNOL, *stupéfait*. Bah !

JULIEN. J'en suis encore tout étourdi.

ROSSIGNOL. Ils me prenaient donc pour toi ! et tu serais vraiment... Je n'en reviens pas ! on t'a donc changé en nourrice ?

JULIEN. Non, on m'y a oublié.

ROSSIGNOL. Et on a laissé le temps de te sevrer. — V'là donc que tu te trouves avoir nne grande dame pour mère ! et un père, en retrouves-tu un aussi ?

JULIEN. Non, il est mort. C'est une grande histoire, tu sauras tout, quand... quand je le saurai bien moi-même. Mais je suis bien aise de l'avoir trouvé là. J'avais besoin de quelqu'un... d'un ami pour m'épancher.

ROSSIGNOL. Diable, mais je ne peux plus être ton ami.

JULIEN. Si fait.

ROSSIGNOL. Non.

JULIEN. Ne me contrarie pas, Rossignol, je le suis déjà assez.

ROSSIGNOL. Te contrarier, quand tu montes en grade... Est-ce qu'il n'y a pas de fortune avec ça ?

JULIEN. Je le crois bien qu'il y a de la fortune !

ROSSIGNOL. Comment ! c'est vrai que madame la comtesse de Vernange est ta mère ?

JULIEN. Oui, mon ami.

ROSSIGNOL. V'là de ces événements qui ne m'arriveraient pas à moi. Si cette comtesse pouvait aussi être ma mère !... Elle l'est peut-être, ça serait drôle ! Je ferais un très-joli comte. Faut que je m'en informe.

JULIEN. Bah !... Tiens, Rossignol, ne m'envie pas. Ça me gêne, ça me contrarie, je sens que ce nom, cette fortune, tout ça ne me va pas.

ROSSIGNOL. Tu es bon enfant ! ça te va aussi bien qu'à un autre, qu'à moi, par exemple.

AIR : *Vaudeville du Piège.*

JULIEN.

Non, tu ne peux rien m'envier...

ROSSIGNOL.

C' n'est plus comme dans l'ancien régime,
Crois en ton ami ! serrurier :
Un titre n'est rien sans l'estime.
Vais-tu ben, dans l'état social,
De nous le hasard seul dispose ;
Tous les homm's sont du même métal,
N'y a qu' la façon qu'en fait quequ' chose.

JULIEN. Eh bien ! justement, je ne l'ai pas, la façon ! Figure-toi que quand j'ai été devant la comtesse, je ne savais que lui dire. Cependant, elle m'a appelé son fils. Elle m'a ouvert ses bras. Je l'ai embrassée un pen vivement à ce qu'il paraît, car ça a paru la contrarier.

ROSSIGNOL. Ah dame ! tu y vas, toi, comme quand tu embrasses la mère Lambert on Denise.

JULIEN. Elle m'a parlé d'un tas de cérémonies, de noblesse, de fortune, de manières... Ma foi, lui ai-je dit, si le monde ne me trouve pas bien comme ça, tant pis pour lui. Je trouve mes manières bonnes, et je n'ai pas envie d'en changer. Alors elle a pris un ton sévère... Je l'ai interrompue. Ça n'est pas trop poli ; mais tu me connais, tu sais que je suis vif ; et je l'ai quittée en lui disant que j'allais voir mon autre mère, car elle le sera toujours, celle-là. Si je l'oubliais, je serais un ingrat ; mais ce n'est pas à craindre. Je n'ai que la reconnaissance pour m'acquiescer envers elle, et je le réponds qu'elle sera bien payée.

ROSSIGNOL. Eh bien ! te v'là riche, tu pourras lui faire du bien, à moins que la fortune ne te change comme tant d'autres.

JULIEN. Me changer ! par exemple !

ROSSIGNOL. Laisse donc, tu dis ça ; mais tu ne voudras pas boire avec moi.

JULIEN. Je te vas prouver le contraire ; viens.

ROSSIGNOL. Comment ! tu vas payer bouteille ?

JULIEN. Viens, te dis-je.

ROSSIGNOL. A la bonne heure. Vivent les bons enfants !... O Julien ! tu vivras éternellement dans mon cœur... (*Il rencontre Victor qui entre avec les autres laquais.*) Gare que je passe !... Je vas boire avec un comte.

Il pousse brusquement les laquais qui s'enfuient, et sort en tenant Julien bras dessus bras dessous.

SCÈNE XVII.

VICTOR, *seul, les regardant aller.*

L'ami de M. le comte est un peu brutal.

SCÈNE XVIII.

VICTOR, BLONDEAU.

BLONDEAU, *sortant du boudoir à droite.*
Ils sont partis ?

VICTOR. Oui, monsieur.

BLONDEAU. Je puis faire entrer mademoiselle Denise. Venez, mademoiselle. Sortez, Victor.

SCÈNE XIX.

BLONDEAU, DENISE.

BLONDEAU. Je vous ai dit que madame la comtesse de Vernange s'intéressait à vous. Vous allez voir la personne qu'elle veut vous présenter.

DENISE. M. Firmin m'avait dit que je venais ici pour toucher de l'argent.

BLONDEAU. C'était un prétexte. Madame de Vernange veut vous proposer un mari.

DENISE. Un mari !... Cette dame est bien bonne de s'intéresser à moi ; mais mon cœur n'est pas libre, j'ai promis ma main.

BLONDEAU. Il s'agit d'un très-bon parti, d'un jeune homme riche.

DENISE. Celui que j'aime est un ouvrier, il est de la même classe que moi, nous avons été élevés ensemble. Sa mère a remplacé la mienne, car j'étais orpheline.

Air de l'Ermite de Saint-Avella.

Du malheur, tant que j'ai ta chère,
Je ne m'aperçois qu'à demi ;
Son fils pour moi devint un frère,
Le frère devint un ami.
Par une promesse commune,
Nous sommes engagés tous deux.
Les serments faits dans l'infortune,
Sont toujours ceux qu'on tient le mieux.

BLONDEAU. Apprenez donc, mademoiselle, que ce mariage est impossible.

DENISE. Que dites-vous, monsieur ?

BLONDEAU. Impossible, je vous le répète. Vous ignorez le changement qui est arrivé dans la position de Julien. Il possède maintenant une grande fortune.

DENISE. Et vous croyez que cela peut changer son cœur ?

BLONDEAU. Je le crains... et vous pouvez faire un choix très-avantageux. Voici précisément...

SCÈNE XX.

LES MÊMES, FIRMIN.

BLONDEAU. Approchez, monsieur Firmin !

l'intérêt que vous porte madame la comtesse doit aplanir bien des difficultés.

DENISE, à Firmin. Je vois, monsieur, pourquoi vous m'avez fait venir ici. Vous avez cru que l'influence d'une grande dame aurait de l'empire sur moi.

FIRMIN. Vous ne pouvez m'en vouloir, mademoiselle, de chercher tous les moyens de réussir.

BLONDEAU. Madame Firmin cédera sa maison à son fils ; c'est pour vous un très-beau établissement.

FIRMIN. Vous serez à la tête de notre maison de commerce.

DENISE. Vous croyez me séduire par l'intérêt ? Je ne veux pas vous répondre.

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, JULIEN ET ROSSIGNOL.

Ils restent au fond et écoutent.

JULIEN, à part. Ah ! le voilà, le jeune homme en question.

BLONDEAU. Mais, mademoiselle, vous ne réfléchissez pas que madame la comtesse, en faveur de ce mariage, vous assure une petite fortune !

DENISE. Monsieur, vous connaissez bien mal le cœur de Denise. On a déjà employé d'autres moyens pour me détourner d'aimer Julien ; mais tout sera inutile ! Je l'ai juré, je ne serai jamais qu'à lui.

JULIEN, paraissant, et se plaçant entre Denise et Blondeau. Tu as raison, ma bonne Denise ! (A Blondeau.) En vous remerciant, monsieur Blondeau, des conseils que vous lui donniez. (A Firmin.) Quant à vous, monsieur Firmin, nous avons un petit compte à régler nous deux.

ROSSIGNOL. Pas un petit compte... un compte.

FIRMIN. Comment, monsieur ?

JULIEN. Oui, oui, vous savez ce que je veux dire.

ROSSIGNOL. J'en sais davantage, moi ! Des propos sur Julien, à sa mère, au patron de son chantier, à ses camarades... et j'y suis mêlé, moi. Vous avez accusé Julien d'être un dissipateur et un spéculateur ; c'est moi, qui l'est. C'est pour moi qu'il a retiré ses capitaux de la caisse d'épargne, c'est à moi qu'il les a prêtés, sans intérêt, et sans billet.,

JULIEN. Ta's-toi donc, Rossignol ; est-ce que j'ai besoin que tu me justifies devant ce monsieur-là ?

ROSSIGNOL. Ce n'est pas pour lui, je me fiche pas mal de lui ! c'est pour l'entrepreneur.

BLONDEAU. Encore !

JULIEN. C'est à moi que M. Firmin doit avoir affaire.

FIRMIN, à Julien. Eh bien ! monsieur, sortons. Je vous laisse le choix des armes.

JULIEN, se posant. Elles sont toutes trouvées, les armes !

BLONDEAU, à part. Ah ! grand Dieu ! qu'est-ce qu'il va faire ?... (*Prenant Julien à part.*) Un homme comme il faut ne se bat pas à coups de poings : si vous étiez un ni-lord, à la bonne heure.

DENISE, le retenant. Julien, je t'en prie.

ROSSIGNOL. Laissez-le s'aligner, ou je m'aligne.

BLONDEAU, le retenant. Vous allez faire du scandale chez madame la comtesse.

ROSSIGNOL. Ça ne vous regarde pas, vous.

JULIEN, à Firmin. Ce n'est pas d'aimer Denise que je vous en veux. Quand on la connaît, il faut bien lui rendre justice ; mais c'est d'avoir employé contre moi des moyens indignes d'un bonhomme.

FIRMIN. Monsieur !

JULIEN. Allez, vous êtes bienheureux que je respecte la maison où je vous rencontre. Mais ce n'est pas fini : je vous retrouverai quelque part. Viens, Denise.

BLONDEAU, voulant l'arrêter. Quoi ! monsieur Julien ?

JULIEN. Eh ! laissez-moi donc, vous ! je n'ai pas de patience, c'est malheureux, mais c'est comme ça. Voilà ma femme, et je l'emmène.

Il prend Denise sous le bras, menace du geste Firmin
Blondeau retient Rossignol avec peine.

ENSEMBLE.

Air du Pirate.

JULIEN.

Je n'suis pas endurant
Quand je sens ma tête qui s'monte,
Je le prouve à l'instant
J'sais punir un insolent.

BLONDEAU.

Il n'est pas endurant,
Soudain sa tête se monte,
Et sa main à l'instant
Sait punir un insolent.

FIRMIN.

Monsieur, je vous attends ;
Songez que sur vous je compte ;
De propos insolents
Je sais m'en venger en tout temps.

DENISE.

Ah ! Julien, sois prudent,
Déjà ta tête se monte.
Il vaut mieux pour l'instant
Mépriser cet insolent.

ROSSIGNOL.

Il n'est pas endurant
Quand il sent sa tête qui s'monte,
Et Julien à l'instant
Sait punir un insolent.

Julien sort avec Denise. Blondeau retient toujours
Rossignol.

ACTE TROISIEME.

Une chambre au rez-de-chaussée du logement de la mère Lambert.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MÈRE LAMBERT, seule.

Combien cette demeure va me sembler triste ! j'étais habitée à y voir un fils, et je vais m'y trouver seule. J'y ai passé des années bien heureuses, avec une fortune médiocre ; mais l'ordre, l'économie, l'amour du travail suffisaient à tous nos besoins ! et c'est quand la vieillesse est arrivée, quand mes derniers jours ont le plus besoin de consolation, que je ne verrai plus près de moi celui qui devait fermer les yeux de sa pauvre mère !... J'entends quelqu'un, essayons nos larmes.

SCÈNE II.

LA MÈRE LAMBERT, BLONDEAU.

BLONDEAU. Bonjour, madame Lambert. Eh bien ! m'en voulez-vous encore ? N'ayez aucune inquiétude pour l'avenir, je suis chargé par madame la comtesse de Vernange de vous assurer qu'elle n'oubliera jamais ce que vous avez fait pour son fils, et qu'elle doit s'occuper de vous faire un sort aussitôt que le procès important d'où dépend sa fortune sera jugé.

LA MÈRE LAMBERT. Eh ! monsieur, elle ne me doit rien, j'ai été assez payée par le bon-

heur d'avoir élevé un enfant comme Julien.

BLONDEAU. Ah ça, j'ai une demande importante à vous faire.

LA MÈRE LAMBERT. Parlez, monsieur; si je puis vous obliger...

BLONDEAU. Il s'agit de votre nièce, de mademoiselle Denise.

LA MÈRE LAMBERT. Ah! je devine ce que vous allez me dire. Madame de Vernange ne peut supporter l'idée de ce mariage; mais je crains bien qu'elle ne fasse pas entendre raison à Julien là-dessus.

BLONDEAU. Vous croyez qu'il méconnaîtra l'autorité de sa mère, la vôtre?

LA MÈRE LAMBERT. La mienne? Je n'ai jamais eu sur lui que celle de l'amitié, et tout ce qu'il voulait, je le voulais aussi.

BLONDEAU. C'était le moyen d'être obéie.

LA MÈRE LAMBERT. Julien et Denise s'aiment tendrement, et madame de Vernange va faire leur malheur.

BLONDEAU. Si je consultais mon cœur, je penserais comme vous; mais je suis homme d'affaires, et ma sensibilité est subordonnée aux intérêts de ma cliente.

SCÈNE III.

BLONDEAU, DENISE, LA MÈRE LAMBERT.

BLONDEAU. Voici mademoiselle Denise; nous allons voir si elle sera raisonnable.

DENISE. Je croyais trouver Julien ici.

BLONDEAU. Non, mademoiselle, il est allé chez sa mère.

LA MÈRE LAMBERT, à part. Sa mère!

DENISE. Vous le verrez sans doute aujourd'hui, monsieur.

BLONDEAU. Je l'espère bien.

DENISE. Eh bien! monsieur, épargnez-moi une scène pénible, chargez-vous de dire à Julien que je renoue à lui, que je l'engage à revenir à la raison, à l'obéissance qu'il doit à madame la comtesse. Dites-lui pour le consoler que je ne serai jamais à un autre, que je resterai auprès de notre bonne mère, que j'y remplirai sa place et la mienne, et que je regretterai toujours ce que nous nous étions promis depuis l'enfance.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Dites-lui qu'il faut qu'il oublie

Que j'avais compté sur son cœur;

Dites-lui que je sacrifie

Mon avenir à son bonheur.

Dites-lui bien qu'il n'ait pas de faiblesse,

S'il me voyait mourir de ce coup-là...

Elle pleure.

BLONDEAU.

Mais si j'allais lui dire tout cela,
Je redoublerais sa tendresse.

Tant de bonté, de délicatesse, n'est pas le moyen de vous faire oublier!

DENISE. Que voulez-vous que je fasse? je ne peux pas parler autrement que je ne pense.

BLONDEAU. Mais le voilà qui revient; sa visite n'a pas été longue.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JULIEN.

JULIEN, qui a changé d'habits. Eh bien! par exemple, ce n'est pas là le moyen d'obtenir quelque chose de moi.

LA MÈRE LAMBERT. Qu'as-tu donc, Julien?...

DENISE. Comme vous êtes ému!...

BLONDEAU. Encore de la colère...

JULIEN. Ah! laissez-moi... vous êtes venu troubler mon repos, mon bonheur! J'étais heureux dans mon état, entouré de ceux qui avaient l'habitude de m'aimer! Et voilà qu'on vient m'imposer de nouveaux devoirs, une nouvelle conduite! Je n'y entends rien, je ne veux rien y entendre. Je ne changerai pas! J'ai une nouvelle mère, à la bonne heure; j'en aimerais deux, et voilà tout. Après ça, si madame de Vernange veut contrarier mes inclinations... je suis majeur, j'ai le droit de me conduire tout seul.

LA MÈRE LAMBERT. Julien, veux-tu me faire mourir de chagrin?

DENISE. Veux-tu faire le malheur de ma vie?

BLONDEAU. Vous n'êtes plus le même. Que vous est-il donc arrivé?

JULIEN. J'allais revoir ma mère, avec l'intention de lui faire connaître mes sentiments. Elle n'était pas seule, malheureusement. Dès qu'elle m'a vu, elle est venue au-devant de moi. — Ah! voilà mon fils, a-t-elle dit. — Ça? a dit en me lorgnant d'un air fat un petit monsieur qui était là. — C'est donc là notre cousin? a dit d'un ton goguenard un gros personnage à figure insolente. — Je me suis contenu par égard pour ma mère; seulement je leur ai dit: Je ne vous connais pas, laissez-moi la paix; mais en termes un peu plus énergiques. Il se formera, leur a dit ma mère. Mais il n'est déjà pas mal formé comme ça, a repris le petit monsieur en me toisant du haut en bas. Ah! là-dessus j'allais empoigner une chaise, mais un coup d'œil de madame de Vernange m'a arrêté. — Et le gros monsieur lui a dit en se levant: Je

crois que nous ne nous arrangerons pas... Là-dessus il est parti en me jetant un regard dédaigneux ! un de ces regards qui veulent dire bien des choses.

BLONDEAU. Eh bon Dieu ! c'est au vicomte d'Eristel que vous aviez affaire.

JULIEN. Qu'est-ce que ça me fait à moi, le vicomte d'Eristel !

BLONDEAU. Votre plus proche parent.

JULIEN. Eh bien ! ils sont gentils dans cette famille-là !

BLONDEAU. Le vicomte a une fille qu'il désire vivement marier.

JULIEN. Qu'il la marie.

BLONDEAU. Cela n'est pas facile.

JULIEN. Est-ce que cela me regarde, moi ?

BLONDEAU. Votre mère espérait en faisant un mariage...

JULIEN. Quel mariage ?

BLONDEAU. Le vôtre, avec mademoiselle d'Eristel...

JULIEN. Ah ! voilà où on voulait en venir... Ma mère ne s'était pas expliquée aussi clairement, mais elle a voulu m'engager à renoncer à Denise, et je lui ai dit que je ne demandais pas mieux que de faire son bonheur, mais qu'il ne fallait pas qu'elle s'opposât au mien... Ah ça, je vais quitter ces habits qui me gênent, que j'avais mis par complaisance pour me présenter devant madame de Vernange, et sous lesquels sa société m'a fait l'honneur de me trouver assez ridicule.

BLONDEAU. Il faudra pourtant vous habituer à les porter.

JULIEN, brusquement. C'est ce que nous verrons. Il n'y a rien de pressé.

LA MÈRE LAMBERT. Calme-toi, Julien ; tu veux donc me rendre malheureuse ?

JULIEN. Moi, je sacrifierais ma vie pour vous.

LA MÈRE LAMBERT. Eh bien, mon ami, si tu fais un sacrifice, que ce soit pour moi. Je t'ai élevé, mais cette dame t'a donné le jour. Si elle exige quelque chose de toi, c'est qu'elle croit que c'est dans ton intérêt. D'ailleurs, elle a des droits que tu ne peux pas méconnaître. Va, mon ami, va auprès d'elle, et moi, je serai heureuse si tu ne m'oublies pas, si tu viens me voir quelquefois.

JULIEN. Si je viendrai vous voir ? Tous les jours... à moins que vous ne vouliez venir demeurer avec moi.

LA MÈRE LAMBERT. Tu n'y songes pas, c'est impossible. Est-ce que je puis aller habiter un hôtel, un riche appartement ? j'y serais déplacée. Je ne veux pas quitter ma modeste demeure, celle où j'ai eu le bonheur d'élever ton enfance. Tout m'y rappellera

ton souvenir. Je dirai : C'est là qu'il a fait ses premiers pas, c'est là qu'il jouait, c'est là qu'il travaillait, c'est là que je l'ai pressé tant de fois dans mes bras ! Et quand je mourrai, c'est ici que tu viendras fermer les yeux de ta bonne vieille mère.

JULIEN, pleurant. Mais non, mais non ! je ne veux pas vous quitter.

LA MÈRE LAMBERT. Il le faut, Julien, et si mes prières ne suffisent pas, je l'exigerai, je te l'ordonnerai.

JULIEN. Vous ne le ferez pas.

LA MÈRE LAMBERT. Je le ferai, et tu m'obéiras. Tu ne m'as jamais désobéi de ta vie.

JULIEN. Ah ! vous êtes bien inéchantée.

LA MÈRE LAMBERT. C'est la première fois que tu me le dis.

JULIEN. Parce que c'est la première fois que vous l'êtes.

LA MÈRE LAMBERT. Et ta mère croirait que c'est moi qui te retiens. Elle m'accuserait de vouloir lui enlever son fils. Son fils, entends-tu ? Oh ! comme elle t'aimera quand elle te connaîtra davantage ! Et toi, tu t'accoutumeras aussi à l'aimer. Elle a été privée de toi si longtemps, qu'il faut bien que tu l'en dédommages.

JULIEN. Plus vous plaidez pour elle, et plus vous me faites sentir ce que vous valez. — Eh bien, il le faut, je vous obéirai ; mais c'est à condition que nous ne passerons pas un jour sans nous voir, sans que je vous embrasse... Tenez, comme dans ce moment-ci.

Il se jette dans ses bras. Denise pleure à part.

BLONDEAU. Ah ! ma foi, je n'y tiens plus, je pleure aussi. — Oui, il y a de l'âme chez le peuple.

LA MÈRE LAMBERT. Allons, re mets-toi. Prenons notre courage à deux mains. Nous nous verrons tous les jours. Essuie tes yeux. (Elle les lui essuie elle-même, et l'embrasse encore.) Tiens, dans tout ça, j'ai oublié de te remettre une lettre qu'on a apportée en ton absence.

JULIEN, prenant la lettre. Merci, ma bonne mère.

LA MÈRE LAMBERT. Nous te laissons avec monsieur. (A Blondeau.) Tâchez de lui faire entendre raison, monsieur. Denise et moi, nous ne voulons que son bonheur.

BLONDEAU. Vous êtes une excellente femme, madame Lambert.

LA MÈRE LAMBERT. Viens, Denise.

DENISE. Adieu, Julien.

JULIEN. Comment, adieu ! J'espère bien que nous ne nous quittons pas comme ça.

Ain : En vérité, je vous le dis.

Embrassez-moi, ma bonne mère !...

Denise, donne-moi ta main ;

Contre mon cœur que je la serre...

Vo, l'avenir est incertain :
Mais ne crois pas que la richesse
Me fasse manquer à l'honneur :
Ce qu'on promet dans la détresse
Devient sacré dans le bonheur.

Denise et M^{me} Lambert sortent.

SCÈNE V.

JULIEN, BLONDEAU.

JULIEN, *décachetant la lettre*. Pardon, monsieur Blondeau... (*Il lit*) Ah! ah!... Eh bien, je n'en suis pas fâché... Il croit peut-être me faire peur...

BLONDEAU. Qu'est-ce que c'est donc ?

JULIEN. N'est-ce pas un cartel qu'ils appellent ça ?

BLONDEAU, *surpris*. Un cartel !

JULIEN. C'est ce petit M. Firmin qui prétend que je l'ai insulté, et qui me donne un rendez-vous... Justement ce n'est pas loin d'ici.

BLONDEAU. Quoi ! vous iriez vous battre ?

JULIEN. Oui, j'irai.

BLONDEAU. Mais vous ne savez pas...

JULIEN. On sait toujours se défendre, quand on a du courage.

BLONDEAU. Songez, mon ami...

JULIEN. Je songe que je ne veux point passer pour un lâche... Ma mère aurait dû me remettre ce billet plus tôt. (*Regardant le billet*) Je n'ai pas de temps à perdre. Je serai là le premier... Adieu, monsieur Blondeau.

BLONDEAU. Et un témoin !... Si je pouvais vous en servir... (*A part*) Peut-être j'arrangerai l'affaire.

JULIEN. Merci. Je prendrai Rossignol en passant.

BLONDEAU. Réfléchissez encore...

JULIEN. Mes réflexions sont faites. Ne croyez pas, monsieur Blondeau, que ce soit à cause de ma nouvelle position que je vais là... Non. Je vais d'abord reprendre le costume de mon état, je serai plus à mon aise.

Au. Vaudeville de Partie et Revanche.

Avec un' tête comme la mienne,
J'f'euss' fait hier, j'f'f'rais encor' demain.
C'est mon idée, chacun la sienne...
Je veux me rendre sur le terrain,
Il va r'cevoir un' f'çon de ma main,
Quand il vient se mouir' sur ma route,
Ce beau monsieur se croit déjà vainqueur :
Mais l'homme du peupl' lui prouvera sans doute
Que sous un' vest' on peut avoir du cœur.

Le plus profond silence... j'y compte, monsieur Blondeau.

Il lui prend la main et sort.

SCÈNE VI.

BLONDEAU, *seul*.

En vérité, ce jenne homme m'étonne ! Le naturel a fait chez lui ce que l'éducation n'a pas fait chez beaucoup d'autres ! Il est brave, il est étranger à l'intérêt, à l'ambition... Mais ce duel !... S'il allait se faire tuer... Il aurait mieux fait d'épouser mademoiselle d'Éristel, que d'aller se battre pour les beaux yeux de mademoiselle Denise.

SCÈNE VII.

BLONDEAU, LA COMTESSE.

BLONDEAU, *surpris*. Vous lei, madame ? Vous venez chercher votre fils !

LA COMTESSE. J'ai voulu essayer cette démarche pour le rapprocher de moi.

BLONDEAU. Vous aurez de la peine à le faire sortir de ses habitudes.

LA COMTESSE. Je le crains ! Si vous saviez comme il a agi chez moi, devant des gens que j'ai tant d'intérêt de ménager !

BLONDEAU. Il m'a tout conté.

LA COMTESSE. Ce mariage aurait calmé toutes mes craintes.

BLONDEAU. M. d'Éristel y consentait ?

LA COMTESSE. Oul, avant d'avoir vu mon fils : mais nous avons trop pressé cette entrevue... il fallait encore attendre...

BLONDEAU. Cependant je la croyais nécessaire avant que votre fils ne connût tout ce qui le regarde.

LA COMTESSE. Comment ?

BLONDEAU. Il n'est encore instruit qu'à moitié. Il ignore que sa fortune lui vient tout entière de celui qui devait être votre époux.

LA COMTESSE. Et il faut qu'il le sache...

BLONDEAU. Sans doute, c'est cela qui m'effraye. J'espérais que, séduit par l'espoir d'entrer dans une noble famille, d'épouser une noble demoiselle, il oublierait ses autres amours, mais il est homme du peuple dans l'âme.

LA COMTESSE, *contrariée*. Il tient de son père,

BLONDEAU. S'il épouse Denise, votre fortune est perdue ! Elle est à sa disposition.

LA COMTESSE. Que faire ?

BLONDEAU. Et ce malheureux procès que l'on doit juger aujourd'hui, et que le comte d'Éristel poursuivra devant toutes les juridictions, si l'alliance projetée n'a pas lieu.

LA COMTESSE. Vous m'avez promis de

vous rendre au palais ce matin; puissiez-vous m'apporter une bonne nouvelle!

BLONDEAU. Je l'espère, madame la comtesse... (*A part.*) Je vais avant tâcher de rejoindre Julien... (*Haut.*) Vous permettez donc que je vous quitte, madame?

LA COMTESSE. Je vous y engage même, vous n'avez pas de temps à perdre.

BLONDEAU. J'aurai bientôt l'honneur de vous revoir.

Il salue et sort.

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, seule.

Quelle position est la mienne! si mon procès est perdu, ma ruine est complète... Faut-il que je dépende du caprice de ce jeune homme!...

Elle s'assied et reste un moment absorbée.

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, ROSSIGNOL. *Il a le visage coloré. Il est légèrement aviné.*

ROSSIGNOL, sans voir la Comtesse. Où est-il, ce Julien? V'là une heure que je le cherche... je suis entré chez trois marchands de vins, en croyant toujours le trouver... (*Apercevant la Comtesse.*) Tiens, une belle dame ici... Ah! je la reconnais... c'est la comtesse aux sonnettes. C'est la nouvelle mère en question... V'là une occasion de prouver à Julien toute l'amitié dont je lui suis susceptible, et d'arranger ses affaires... Il est décidé à n'en faire qu'à sa tête; faisons à la mienne... Abordons cette dame, et prenons des manières distinguées. (*Il toussé.*) Elle ne me regarde pas. (*Il toussé encore.* *Haut.*) Le temps est enrhumant... Ah! pardon, madame...

LA COMTESSE, *à part.* Quel est cet homme?

ROSSIGNOL. C'est chez madame la comtesse que j'ai eu l'honneur de travailler hier. Elle vient peut-être pour payer son mémoire. Elle n'avait pas besoin de se déranger pour ça. On est habitué à attendre, dans les grandes mai-

sons.

LA COMTESSE. Qui êtes-vous, monsieur?

ROSSIGNOL. Rossignol, serrurier, poseur de sonnettes; mais mon plus beau titre est celui d'ami de Julien, de M. le comte, votre digne fils.

LA COMTESSE. Son ami?

ROSSIGNOL. Oui, madame la comtesse, son

ami le plus intime. Nous ne nous quittons ni au travail, ni au plaisir, ni à l'atelier, ni chez Desnoyers... Madame connaît Desnoyers?

LA COMTESSE. Non, monsieur.

ROSSIGNOL. Restaurateur à Belleville, très-renommé, nous n'allons qu'aux bons endroits.

LA COMTESSE, se levant. Puisque vous êtes... l'ami... de mon fils, vous êtes peut-être son confident?

ROSSIGNOL. Je connais les secrets de son cœur comme ceux des serrures les plus compliquées... J'ai la clef de tout ça...

LA COMTESSE. Monsieur, pourriez-vous me dire?...

ROSSIGNOL. Tout ce qu'il vous plaira, madame la comtesse; mais prenez donc la peine de vous rasseoir.

Elle s'assied, Rossignol s'approche d'elle. *Jeu muet de surprise de la Comtesse.*

LA COMTESSE. Eh bien! monsieur, mon fils?...

ROSSIGNOL. Je vous le dirai franchement, il n'est pas fou de la grandeur et des richesses, qui sont cependant des choses très-agréables été comme en hiver.

LA COMTESSE. Et croyez-vous qu'avec un peu de réflexion, avec de bons conseils... on parviendrait?... Vous êtes son ami... vous en paraissez avoir de l'esprit...

ROSSIGNOL. Je ne passe pas pour être tout à fait bête. Je suis membre de la société des Lapius, et je fais ma chanson tous les mois... elle est très-spirituelle... je ne parle pas de la société, c'est d'ma chanson... Madame connaît la société des Lapius?

LA COMTESSE. Non, monsieur.

ROSSIGNOL, *à part.* Elle ne connaît donc rien!

LA COMTESSE. Enfin, monsieur, vous pourriez savoir, puisque vous connaissez si bien le cœur de Julien,...

ROSSIGNOL. C'est tout su. Il fera tout ce que vous voudrez, excepté de renoncer à mademoiselle Denise...

LA COMTESSE, se levant. Ah! je le vois, ma fortune est dans le plus grand danger.

ROSSIGNOL. Madame, entendons-nous, ou peut s'entendre. Pour conserver votre fortune, il ne s'agit que d'épouser mademoiselle d'Erstel?... Cela peut se faire.

LA COMTESSE. Vraiment?

ROSSIGNOL. Oui, madame; Julien n'est pas raisonnable; mais moi, je suis décidé à tout... Parlez!...

LA COMTESSE. Ah!

ROSSIGNOL. Plait-il?

LA COMTESSE. Monsieur!

ROSSIGNOL. Je ferai ce sacrifice.

LA COMTESSE, *riremet*. Que voulez-vous dire?... Où voulez-vous en venir?...

ROSSIGNOL. Ne vous emportez pas, madame la comtesse; il y a un moyen d'arranger les choses. Julien est obstiné comme une mule, il ne changera pas d'idée, je vous en réponds; mais il vous faut un fils, madame.

LA COMTESSE. Eh bien?

ROSSIGNOL. Je suis orphelin, né de père et mère inconnus, adoptez-moi, et je me jette dans vos bras à l'instant même.

LA COMTESSE, *surprise et se reculant*. Monsieur!

ROSSIGNOL. Je m'y jette, je vous presse contre mon cœur, je vous appelle ma mère, et j'épouse mademoiselle d'Eristel!

LA COMTESSE. Cet homme est fou.

ROSSIGNOL. Je ferai votre bonheur et celui de ma noble épouse. Je consens à m'appeler le comte de Vernange; M. Blondeau, entrepreneur d'affaires, arrangera celle-là... On dit que mademoiselle d'Eristel est légèrement bossue, cela m'est égal, je donne dans la bosse; je ne m'apercevrai pas de son éminence en ne la regardant qu'en face... D'ailleurs, pour obliger Julien, pour vous obliger aussi, et sauver votre fortune, elle sera à mes yeux droite comme un cordon de sonnette.

LA COMTESSE, *lui indiquant la porte d'un air sévère*. Monsieur, vous avez probablement affaire ailleurs?...

ROSSIGNOL. Ferrailleur n'est pas le mot... serrurier, oui. Réfléchissez, madame la comtesse; je suis honnête, rangé; je bois peu et souvent, mais je porte bien le vin. Vous me voyez en habit de travail, mais quand je suis bichonné, je ne suis pas désagréable. Je vais faire un bout de toilette pour me présenter à vos yeux avec tous mes avantages, vous jugerez alors de mes qualités physiques, et vous vous direz: V'là l'jeune homme qu'il me faut!

Air: Fauveville de la Famille du porteur d'eau.

Sans avoir les yeux d'Apollon,
Et de Faublas la bell' tournure,
Depuis les ch'voux jusqu'au menton
J'puis m' glorifier de ma figure...
Ou me trouve assez bien bâti,
Pour mes façons l'oe me renomme;
J'suis pour un' femme un bon parti.
Lorsque l'oe est déjà gentil,
On peut bien d'venir gentilhomme. *(Bis.)*

SCÈNE X.

LES MÊMES, JULIEN, *en habits d'ouvrier, son mouchoir autour de la main*.

ROSSIGNOL, *allant à lui*. Ah! Julien, tu

arrives à propos, ton autre mère est là... la comtesse... mais, sois tranquille, je crois que j'ai bien arrangé les choses.

Il sort.

SCÈNE XI.

JULIEN, LA COMTESSE.

JULIEN, *s'approchant de la Comtesse*. Vous ici, madame?

LA COMTESSE. J'ai voulu voir la demeure où mon fils a passé ses premières années... Mais qu'avez-vous? êtes-vous blessé?

JULIEN. Ne faites pas attention, madame... c'est...

LA COMTESSE. En travaillant... nn de vos outils peut-être...

JULIEN. Oni, oni, en travaillant; mais que ça ne vous inquiète pas, ce n'est qu'une légère blessure. Parlons de vous. Vous venez me gronder?

LA COMTESSE, *avec bonté*. Non, Julien, non, mon fils; vous ne savez pas tout ce qu'il y a d'indulgence dans le cœur d'une mère.

JULIEN. Oh! si, je le sais. La mère Lambert a toujours été bien indulgente pour moi.

LA COMTESSE. Je le serai autant... plus qu'elle!

JULIEN. Je suis sorti de chez vous tantôt bien brusquement.

LA COMTESSE. J'exerce votre vivacité; le titre de fils inspire beaucoup d'amour, le mien s'augmente de tout le temps qu'il a été comprimé. Je vous aimais sans vous connaître.

JULIEN. Et à présent que vous me connaissez, ça va être autre chose; mes manières ne sont pas en rapport avec les vôtres.

LA COMTESSE. Il vous serait si facile d'en changer!

JULIEN. Non, madame... Les sentiments sont les mêmes dans tous les hommes, quand ils sont bons et bonnetes; mais les façons, la tournure, les usages du monde, c'est bien autre chose.

LA COMTESSE. Vous ne voudriez pas faire un effort d'où dépendrait le bonheur de ma vie?

JULIEN, *avec élan*. Ah! madame, si vous étiez dans une position à avoir besoin de moi, je travaillerais le matin, le soir, le jour, la nuit... Mais malheureusement vous êtes riche.

LA COMTESSE. Vous vous trompez, ma fortune dépend de vous.

JULIEN. De moi?

LA COMTESSE. Apprenez tout. Vous êtes mon fils, mais votre père n'était pas...

JULIEN. Oui, je me rappelle ce que m'a

dit M. Blondeau ; mon père n'était pas noble. Il a été soldat... c'était un homme du peuple ! j'aurais dû m'en douter... j'ai hérité de ses sentiments.

LA COMTESSE. Heureusement pour vous que vous avez hérité d'autre chose... Votre père, M. Julien Durand, a fait une grande fortune dans un pays étranger, et vous êtes son seul héritier.

JULIEN. Son héritier ?

LA COMTESSE. Oui, mon ami, vous êtes riche, tandis que moi, on cherche à me ruiner... Vous avez soixante mille livres de rente.

JULIEN. Soixante mille livres de rente ! Ah ! mon Dieu ! que me dites-vous là, madame ?

LA COMTESSE. Madame !... Vous ne m'appelez déjà plus votre mère ?

JULIEN. Ah ! excusez !

Aix de l'Anonyme.

Oui, je pouvais vous paraître timide,
Auprès de vous je pouvais hésiter ;
Mais l'intérêt ne sera pas mon guide,
De quelque bien que je puisse hériter,
J' me rendrai digne du souvenir de mon père,
Sans balancer ici je vous le dis ;
Je sens que j' dois vous appeler ma mère,
Quand vous pouvez avoir besoin d'un fils. *(Bis.)*

Soixante-mille livres de rente ! à moi !... voilà mon rêve réalisé !... J'achète un chantier, j'entreprends des travaux !...

LA COMTESSE, *à part*. Que dit-il ?

JULIEN, *vivement*. Je me fais une réputation dans mon état... je deviens un gros entrepreneur, qui fera vivre autour de lui des familles honnêtes et laborieuses... J'ai eu la médaille de l'industrie... qui est-ce qui dit que dans quinze ou vingt ans je n'aurai pas la croix d'honneur ?... et je ne la devrai qu'à moi-même, à mon travail, à mon caractère... Ah ! madame, cela vaut bien mieux qu'un rang, qu'un titre, que l'on peut obtenir sans avoir rien fait pour le mériter.

LA COMTESSE. Il est incorrigible !... *(On entend des cris hors du théâtre.)* Quel est donc ce bruit ?

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LA MÈRE LAMBERT, DENISE, BLIVET, PLUSIEURS OUVRIERS.

BLIVET. Par ici ! par ici !... Julien, les ouvriers du chantier te cherchaient... je te les amène !

CHOEUR D'OUVRIERS, *en dehors*.

Aix de Robert le Diable,

Plus d'ouvrage,
Qu'on s'engage
A ne pas travailler.
Que le maître,
Sach' connaître
Les droits de l'ouvrier.

JULIEN. Qu'y a-t-il donc, mes amis ?

BLIVET. Il y a que M. Dupont, notre bourgeois, a suspendu ses paiements, on dit qu'il est ruiné... Nous quittons son chantier, et nous venons te chercher pour te mettre à notre tête !

JULIEN. M. Dupont est dans l'embarras, et c'est là le moment que vous prenez pour l'abandonner ?... Il est dans le malheur, et vous voulez l'y enfoncer davantage ! Quel est donc celui de vous qui n'a pas en ses moments de gêne ?... Eh bien, il est souvent venu à votre secours, il vous a fait des avances... Toi, Blivet, je te connais, je parie que tu as aussi des créanciers... Si l'on t'empêchait de travailler, comment ferais-tu pour t'acquitter ?... Allons, allons... vous n'avez pas réfléchi... Il faut tendre la main à celui qui se noie !... M. Dupont est menacé de la prison... au lieu de laisser fermer son chantier, tenons-le en activité... C'est un bonhomme... nous lui avons tous de l'obligation... nous avons tous mangé son pain !...

TOUS. Julien a raison !...

BLIVET. Tu sais que je ne suis pas méchant... mais j'ai comme ça une tête...

LA MÈRE LAMBERT, *avec affection*. C'est bien, Julien, ce que tu as fait là.

LA COMTESSE. Madame Lambert, Julien honore celle qui a pris soin de former son cœur. Je suis heureuse de pouvoir vous en témoigner toute ma reconnaissance.

LA MÈRE LAMBERT. Ah ! madame ! c'est vous qui êtes la comtesse de Vernange ? la mère de mon fils... de mon Julien !

JULIEN, *à la Comtesse*. Eh bien, madame, partagez ce titre avec elle... Je n'avais qu'une mère, j'en aurai deux.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, BLONDEAU.

BLONDEAU, *vivement*. Ah ! madame la comtesse, je viens du Palais... je n'ai pas une bonne nouvelle à vous apprendre... votre procès...

LA COMTESSE. Eh bien ?

BLONDEAU. Il est perdu !

LA COMTESSE. Je suis ruinée !

JULIEN. Ruinée!... y songez-vous? lorsque j'ai de la fortune?... Non, non, ma mère, vous ne connaissez pas Julien... Tout ce que j'ai, tout ce que je puis avoir, vous en possédez la moitié, l'autre à ma mère d'adoption... C'est elle qui dotera Denise, à qui j'offre ma main, mon cœur, mon travail et mon courage.

LA MÈRE LAMBERT et DENISE. Mon bon Julien!...

LA COMTESSE. Dois-je accepter?...

JULIEN. De votre fils!... C'est une dette que j'acquitte... et envoyez promener le comte d'Éristel!...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, ROSSIGNOL.

ROSSIGNOL, *arrivant en toilette ridicule*. Qu'est-ce que je viens d'apprendre?... Et moi qui avais été faire une toilette pour me présenter à mademoiselle la comtesse... Elle ne voudra plus de ma main, à présent qu'elle a gagné son procès... Quant à toi, Julien, je t'en veux.

JULIEN. Pourquoi?

ROSSIGNOL. Comment! tu as été te battre sans moi, et on m'a dit que monsieur Firmin t'avait mis trois lignes de fer dans le bras!

JULIEN. Tais-toi!

DENISE, *courant à lui*. Ah! mon ami!...

ROSSIGNOL. Ah ben! c'est dit!... Oui, ils ont croisé le fer!

LA MÈRE LAMBERT et LA COMTESSE, *courant à Julien*. Mon fils!...

ROSSIGNOL. S'il m'avait laissé faire, moi... j'en aurais fait de la limaille!

JULIEN. Cela n'a rien de dangereux... une piqûre seulement... Ah ça, mes amis, j'achète le chantier de M. Dupont... vous travaillerez tous avec moi, n'est-ce pas?

TOUS. Oui! oui!

BLONDEAU. Dans ce siècle, monsieur Julien, l'industrie ne déroge pas!

JULIEN. Qu'elle déroge ou non... Je m'en moque!... Eh bien! Rossignol, me voilà entrepreneur!

ROSSIGNOL. Tu ne prendras pas d'autre serrurier que moi?

JULIEN. Est-ce qu'on oublie les amis?...

ROSSIGNOL. Ça s'est vu!...

JULIEN. Oui, chez les gens qui n'ont pas connu la peine et le travail... mais moi qui ai passé par là avant d'être riche, je me souviendrai de mon origine.

ROSSIGNOL. Tu seras donc toujours original?

TOUS. Vive Julien!

CRUEUR FINAL.

A la du Diable à Paris.

JULIEN.

Le vœu de mon cœur

Satisfait l'honneur.

Denise est belle et sage,

L'amour nous engage

Et doit en ménage

Fixer le bonheur.

DENISE.

Aux vœux de son cœur

Julien joint l'honneur.

Ah! quel heureux présage!

L'amour nous engage,

Et doit en ménage

Fixer le bonheur!

TOUS.

Aux vœux de son cœur

Julien joint l'honneur.

Denise est belle et sage...

L'amour les engage,

Et doit en ménage

Fixer le bonheur!

77936

FIN.